

ÉTUDES
DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE
ORIENTALES

PAR

Le P. Henri LAMMENS, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph (Beyrouth).

II, p. 366-407.



S'adresser au *Bibliothécaire de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1907

Fü
3227

Nachgelassene Bibliothek
Johann W. Fück



ÉTUDES
DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE
ORIENTALES

ETUDES
DE GEOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE
ORIENTALES



ÉTUDES
DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE
ORIENTALES

PAR

3227

Le P. Henri LAMMENS, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph (Beyrouth).

II, p. 366-407.



S'adresser au *Bibliothécaire de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1907



ETUDES
DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE
ORIENTALES

3227

PAR

Le P. Henri LAMMENS, S. J.

Extrait des Mémoires de la Faculté Orientale
de l'Université Saint-Joseph (Beirut).

N. n. 300-107



Se trouve en vente chez les Libraires ci-dessous

LONDON
J. Lane and Co.
48 Great Russell St. W. C.

PARIS
Paul Gauthier
68 Rue Mazurine

LEIPZIG
O. H. Meissner
14 Querstrasse

1907



ÉTUDES
DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE
ORIENTALES

PAR LE P. HENRI LAMMENS, S. J.

LE MASSIF DU GABAL SIM'AN
ET LES YÉZIDIS DE SYRIE

La littérature, relative au Yézidis, ou adorateurs du diable, cette mystérieuse peuplade du Gabal Singar en Mésopotamie, s'enrichit d'année en année (1). « Il n'existe guère de problème plus intrigant et plus irritant dans l'érudition orientale que celui de l'origine de certaines petites sectes ou religions, qui survécurent à côté de l'islam, entraînant avec elles des débris de toutes espèces de doctrines et de croyances anciennes, telles que le Mandéisme, le Sabéisme, la religion des Yézidis ou celle des Nosairis » (2). Notre intention n'est pas de reprendre aujourd'hui ce problème pour le compte des Yézidis. Non seulement nous supposerons connu leur système religieux, — supposition légitime depuis les excellents travaux parus sur la matière, — mais, laissant de côté la masse de la nation, nous concentrerons notre attention, sur une fraction beaucoup moins étudiée de ce peuple et fixée en Syrie.

(1) Pour la littérature ancienne et moderne relative aux Yézidis, voir les indications bibliographiques dans Ritter, *Die Erdkunde von Asien*, Band IX; J. Menant, dans les sources bibliographiques de son livre *Les Yézidis*; ZDMG, LI, p. 592, 593; H. Makas, *Kurdische Studien*, p. 28. Ajoutez-y les intéressantes études du P. Anastase, missionnaire Carme de Bagdad, dans le *Machriq*, 1899; Sam. Giamil, *Monte Singar: Storia di un popolo ignoto* (1900); Von Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum persischen Golf*, II, p. 144 (riche littérature); P. Perdrizet, *Documents du XVII^e siècle relatifs aux Yézidis*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 3^e et 4^e trimestres, 1903.

(2) Carra de Vaux, *Avicenne*, p. 61, dans la collection *Les grands philosophes*.



*
**

Le bassin fermé, dont la ville d'Alep occupe le centre, est limité au Nord-Ouest par la chaîne du Ġabal Sim'ân (1), chaîne qui a donné son nom au caïmacamat qu'elle couvre de ses ramifications. La vallée de Ġoûma, où serpente la rivière 'Afrîn, l'*Āenoparas* (2) des anciens, la sépare des contreforts orientaux de l'Amanus. Le Ġabal Sim'ân forme une sorte de plateau d'environ 95 kilomètres carrés de superficie et d'une hauteur moyenne de 500 à 550 mètres. A l'Orient, il émerge à peine du système de collines basses, ondulant la plaine d'Alep. Vers l'extrémité Sud-Est du massif, un piton rocheux, couronné par la blanche coupole d'un sanctuaire musulman (3), le Šaiḥ Barakât (839 mètres), en marque le point culminant.

Au point de vue oroplastique, il est difficile de se représenter, même dans l'orographie de Syrie aux formes si peu variées, un ensemble plus monotone que le système du Mont S^t Siméon. Du côté de la vallée du 'Afrîn, la chaîne s'élève rapidement et atteint sans paliers ni terrasses sa hauteur moyenne. A partir de là, c'est une étendue de terrains presque plats, à peine ondulée, plaquée de distance en distance de maigres plantations d'oliviers, de vignes et de figuiers. Il faut mentionner en particulier, vu la rareté du fait, le petit bois sacré de Kîmâr (4), l'oasis de Bašoûfân,

(1) Ainsi appelé du nom de Saint Siméon Stylite. Cf. Yâqoût, II, 305; III, 164. Les chroniqueurs arabes, contemporains des Croisades, l'appellent plus fréquemment *Lailoân* ou *Lailoûl* (Cf. Yâqoût et Kamâl ad-dîn).

(2) *Οἰνοπάραξ* (Strabon, XVI, c. 2, n. 8). Je n'ai pu retrouver dans les sources les formes latines *Uphrenus*, *Ufrenus* (cf. Baedeker), si intéressantes parce qu'elles attestent l'ancienneté du nom actuel. A côté de 'Afrîn, M. Perdrizet cite aussi (*Documents*, p. 439, n. 2) la prononciation *Eifrin*, je ne sais sur quelle autorité. Cette dernière me demeure inconnue.

(3) Ce šaiḥ Barakât, dont j'ignore d'ailleurs le *curriculum vitae*, m'a tout l'air d'avoir été planté là-haut, bien au-dessus de Qal'at Sim'ân, pour contrebalancer la vogue du stylite chrétien, et aussi celle du sanctuaire de *Madbachos*, la vieille divinité araméenne. Cf. Clermont-Ganneau, *RAO*, IV, p. 164; *EAO*, II, p. 35, etc.

(4) Consacré à šaiḥ Ġom'a, le šaiḥ *Yendredi*, encore un illustre inconnu. Comp., dans les littératures classiques, les noms de *Sabbaticus*, *Dominicus*, *Νουμήνιος*, etc.



les versants boisés du wâdi voisin de Dairet 'Azzé et la belle vallée comprise entre cette dernière localité, Refâdi et les sommets couronnés par les restes imposants de Qal'at Sim'ân.

Près des ruines de Klôté ou Kalôté (1), les notes manuscrites du P. de Fonclayer signalent « une magnifique futaie de chênes verts, de sycomores et de caroubiers, qui a pu librement se développer sous la protection du sanctuaire musulman de Scheik Kassâb, auquel elle appartient ». A Şorqania Miss Gert. L. Bell a également rencontré quelques arbres (2). En dehors de ces points, le Gâbal Sim'ân compte parmi les régions les plus dénudées de la Syrie. La monotonie du plateau est quelque peu coupée par un réseau de vallées ou plutôt de rigoles peu profondes, à pente presque insensible, servant à l'écoulement des pluies hivernales. Ces rigoles affectent des directions variées et ont parfois plusieurs kilomètres de longueur. L'ensemble produit l'impression d'un océan de calcaire grisâtre, dont la surface houleuse se serait brusquement figée (3). Par endroits, la croûte calcaire en se rétrécissant a cédé la place à d'étroits sentiers, pistes raboteuses et glissantes, seules voies de communication en cette âpre contrée, où l'on éprouve constamment la sensation de marcher sur des cendres pétrifiées. Ailleurs, le sol dur et pierreux, décomposé par les eaux pluviales, est recouvert d'une mince couche de terre végétale, où poussent de maigres récoltes. Plus rarement, les dalles grises, faisant saillie, retiennent entre elles des pans d'humus, « conservent son humidité et jouent ainsi le même rôle que les blocs de lave du Haurân » (4). Un peu partout, dans les interstices des pierres, un gazon très fin offre, depuis les premières pluies de l'hiver jusqu'au commencement de l'été, des pacages recherchés. Point de sources; mais, dans les ruines, de nombreux puits, de belles et vastes citernes, œuvres de l'ancienne population.

(1) Je ne puis vérifier l'orthographe arabe de ce toponyme.

(2) « A few trees ». *The Desert and the Sown* (1907), p. 281-82.

(3) Maundrell parle également « de ces montagnes qui ne font voir que de grands rochers tout nus, sans la moindre apparence de terre... On dirait en les regardant que la nature a tiré toutes les pierres de la plaine et qu'elle les a entassées sur cette montagne ». *Voyage d'Alep à Jérusalem*, trad. franc., p. 4. Le P. Poirsson S. J. signale également « ce grand désert qui ne porte rien que des pierres ». Relation manuscrite de 1653.

(4) R. Dussaud, *Rev. archéol.*, 1896¹, p. 331.



Le G. Sim'ân n'a pas toujours dû présenter l'aspect austère que nous lui voyons de nos jours. De nombreuses et intéressantes ruines, datant de la période gréco-chrétienne (1) achèvent de lui donner un aspect des plus caractéristiques. Merveilleusement conservées, elles témoignent éloquemment de la prospérité passée. A cette population, qui élevait de superbes temples à son Dieu, qui ornait ses maisons d'élégantes colonnades, de balcons, de linteaux sculptés, la terre offrait sans doute des ressources (2), qu'elle refuse maintenant aux quelques centaines de Yézidis, errant dans ces ruines. Ici, plus que partout ailleurs, le déboisement progressif a produit des conséquences désastreuses : il a dépouillé le sol de sa précieuse couche d'humus, cachant jadis l'affreuse nudité de ces montagnes.

Pour expliquer la brusque disparition de ces centres florissants, un explorateur sagace et érudit, M. Van Berchem, incline à y voir « le produit exclusif de l'hellénisme ; ils disparurent avec lui. Ils servaient de séjour temporaire aux classes aisées des grandes cités gréco-syriennes, sortes de *sanitaria*, fréquentés surtout pendant la saison chaude » (3).

Pas plus qu'à M. R. Dussaud cette explication ne nous paraît suffisante. Berœa et Antioche, les seules cités gréco-syriennes, dont il puisse être question ici, sont trop éloignées : la première d'une journée, la seconde du double au moins. Fixée au centre du cirque, formé par les hautes et fraîches montagnes du Silpius, du Casius et de l'Amanus, la population d'Antioche ne pouvait éprouver le besoin d'établir des sanatoriums sur les lointaines et plates collines du mont S^t Siméon ; pas plus que les habitants de la *Riviera* et des plages du midi de la France ne songent à aller hiverner à Avignon ou à Orange. Quant à Berœa, elle devint une grande ville, lorsque, sous les Arabes, elle répudia définitivement son nom hellénique ;

(1) Cf. de Vogüé, *Syrie centrale: Architecture religieuse et civile* ; M. Jullien S. J., *Sinai et Syrie*.

(2) Témoin les grands pressoirs et autre matériel d'exploitation agricole dont on retrouve les restes.

(3) *Journ. Asiat.*, 1895², p. 501. Cette explication a été reprise depuis par M. Speck dans son *Handelsgeschichte des Altertums*, précieuse compilation, mais où malheureusement les sources ne sont jamais indiquées.

encore lui fallût-il attendre la décadence de Qinnisrîn, l'antique Chalcis (1). Et puis, ne l'oublions pas, à l'exception du piton isolé du Ġabal Barakât, le plateau du Ġabal Sim'ân domine de cinquante mètres à peine le niveau de la plaine d'Alep. En arrivant de cette ville, la montée paraît insensible. A tant que de se déplacer, la population trouvait mieux et aussi près dans les montagnes de Kyrros (2).

Les localités du Ġ. Sim'ân ont dû exister avant l'expansion de la culture grecque; «car les noms de lieux ont une tournure araméenne très nette. Du II^e siècle de notre ère jusqu'au VII^e, cette contrée, araméenne par excellence, fut convertie à la langue grecque, puis à la religion chrétienne» (3); à cette dernière surtout, car, ici plus encore que dans le reste de la Syrie, l'évolution linguistique s'opéra surtout à la surface. «Ce mouvement correspondait à la paix romaine, c'est-à-dire à un accroissement de la richesse publique, et l'on vit les villages se transformer en petites villes aux maisons admirablement bâties sur un type élégant».

M. Van Berchem (4) constate l'absence — à part de nombreuses églises — d'édifices publics et d'inscriptions importantes. Cette absence nous paraît une nouvelle preuve du caractère profondément araméen de l'ancienne population. Les Syriens hellénisés d'Antioche auraient éprouvé le besoin de créer des bains, des gymnases, des théâtres et de les orner d'inscriptions profanes et bavardes. Sur les linteaux de leurs basiliques et de leurs demeures d'une sobre élégance, les indigènes (5) du Mont S^t Siméon se bornent à inscrire des symboles chrétiens et parfois un texte, attestant l'ardente foi des bâtisseurs.

Et maintenant, comment expliquer l'exode d'une population, ayant

(1) De nos jours de rares Alépins se laissent tenter par les maigres jardins et la salubrité de Başoufân. Cf. Gert. Lowthian Bell, *The Desert and the Sown*, p. 271.

(2) On y rencontre des arbres et de l'eau courante.

(3) *Journ. Asiat.*, loc. cit.

(4) *Journ. Asiat.*, loc. cit.

(5) A moins de penser aux grands propriétaires terriens d'Antioche. Comparer les brûlantes exhortations que leur adressait. S^t Jean Chrysostome: « Elevez des églises à la place des bains. *Que personne n'ait une terre sans église...* Fournissez en même temps la somme nécessaire à l'entretien d'un prêtre, d'un diacre. Dotez comme votre fille cette église » (*In Act. Apost.*, 18).

laissé des preuves d'une activité aussi intelligente, d'un tel attachement au sol natal ? Pourquoi avoir déserté une région où elle avait trouvé cinq siècles de prospérité ininterrompue, — prospérité attestée par son activité architecturale et ses goûts artistiques ? Quand on a faim, quand on porte le souci déprimant du lendemain, on n'élève ni des palais, ni des temples, comme nous le voyons ici.

On voudrait retrouver dans l'histoire de cette période le souvenir de quelque cataclysme, d'une révolution politique ou physique, pour y chercher la solution du problème. Si l'admirable conservation des ruines « rappelle involontairement le désastre de Pompéi » (Van Berchem), il ne peut être question d'endosser à un phénomène analogue la responsabilité de cette situation. Un cataclysme n'eût pas épargné les monuments. On en retrouve beaucoup debout, à peine effleurés par la main du temps.

D'autre part, on observe que la dernière inscription datée est de l'année 565. « Peu après, dit M. de Vogüé, tout s'arrête ; on ne bâtit plus ; la population elle-même paraît avoir brusquement abandonné ces montagnes ». Notre inscription de Kîmâr obligerait à reculer de plus d'un demi-siècle la date de 565, si on pouvait avec certitude la rapporter à l'ère chrétienne (1). D'après M. Van Berchem, « l'émigration a pu être graduelle, comme le déclin de la civilisation grecque ; elle a peut-être commencé dès le VI^e siècle, à la suite de l'invasion persane ». Mais il faudrait d'abord prouver, que cette invasion (2) a pénétré dans le G. Sim'an. Il reste alors, et c'est l'opinion de M. de Vogüé, que « cette révolution subite ne peut avoir été amenée que par l'invasion musulmane » (3).

« Sans vouloir décharger les Arabes d'une accusation, qui paraît trop fondée » (Van Berchem), nous pensons que la conquête musulmane a seulement précipité la décadence (4), commencée dès le VI^e siècle, vers la

(1) Voir notre *Appendice*.

(2) Celle-ci, il est vrai, obtenait le même résultat en atteignant les centres helléniques, dont les établissements du G. Sim'an auraient été des dépendances.

(3) *Syrie centrale*, p. 10-11.

(4) La conversion à l'islam n'exemptait pas du « harâg » ou contribution foncière, laquelle finit par devenir extrêmement lourde. Beaucoup des « nouveaux convertis », surchargés par les exigences du fisc, avaient préféré abandonner leurs terres pour s'établir

fin du régime byzantin. Ses effets désastreux se firent sentir dans la montagne de S^t Siméon, comme dans le reste de la Syrie : dans l'Emésène par exemple et dans le Haurân, où, vers la même époque, les inscriptions deviennent plus rares et finissent par faire défaut. Si depuis lors « la population cesse de graver des inscriptions grecques, c'est que le grec était une langue étrangère dont on faisait parade, mais qu'on utilisait de moins en moins en dehors des rapports avec l'administration. Il ne faut pas tirer de ce fait, normal en somme, une conséquence politique trop rigoureuse » (1). Tout s'explique : la manie des inscriptions est une importation hellénique (2). Aussi vaniteux, sans être aussi loquace que le Grec, le Syrien, servi par un idiome plus raide, cède moins facilement à la tentation de faire parler la pierre ou le bronze ; essentiellement polyglotte, il trouvait dans une épigraphe grecque l'occasion d'étaler ses connaissances linguistiques et de flatter le régime impérial. Quand les Sâfaïtes deviennent sédentaires, en d'autres termes reconnaissent définitivement le pouvoir romain, les inscriptions sâfaïtiques s'arrêtent ; désormais les textes « sont rédigés en grec, d'ailleurs barbare » (3). La manie épigraphique s'arrêta d'abord pendant l'invasion persane ; elle disparut après la conquête arabe : personne n'ayant plus intérêt à afficher des sentiments philhellènes. Prise seule, la rareté des inscriptions grecques prouve non pas qu'on n'ait plus bâti, mais qu'on a moins gravé (4). « On se ralentit de construire, d'autant plus que la population dut diminuer ; mais nous ne croyons pas que cette population disparut brusquement » (5). Elle subsistait encore en ces parages, pendant les Croisades. Les chroniqueurs arabes nous montrent les habitants du

dans les villes, où ils vivaient à côté des populations arabes, et servaient comme eux à la guerre, si l'on réclamait leur assistance ». Van Vloten, *Recherches sur la domination arabe*, p. 15. Cette immigration urbaine, conjointement avec la ruine de Qinnisrin, fit la fortune d'Alep, laquelle trône au milieu d'un vaste désert.

(1) R. Dussaud, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 78.

(2) Voir à ce sujet les piquantes réflexions de Nöldeke dans *ZDMG*, XXXIX, p. 333.

(3) R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 109, 169.

(4) De ce fait, assez simple en soi, nous avons jadis tiré un conclusion trop étendue. Cf. *Au pays des 'Noçairis*, p. 73 (Extrait de *ROC*, 1900), voir aussi *Byz. Zeitschrift*, 1905, p. 17.

(5) R. Dussaud, *Rev. archéol.*, 1896¹, p. 333.



Lailoùn (1) fuyant devant l'invasion franque. Finalement un traité cède les villages (diâ') de la montagne aux nouveaux conquérants (2). Les annalistes latins — on le verra plus loin — nous ont conservé les noms de quelques-uns de ces casaux.

C'est donc postérieurement à la domination latine en Syrie, à la suite des guerres incessantes (3), qui en amenèrent la fin et dont un des théâtres fut cette marche-frontière, sans cesse disputée entre les belligérants francs et sarrasins, que nous mettrions la dépopulation du Mont S^t Siméon. Cette explication, nous le verrons plus loin, cadre assez bien avec l'hypothèse, adoptée par nous pour arriver à fixer le *terminus a quo* de l'arrivée des Yézidis dans la montagne de S^t Siméon.

En parcourant le Gâbal Sim'ân, mon regretté confrère, le P. de Fonclayer (4) a cru reconnaître « la trace des feux souterrains qui, à une époque très ancienne, auraient été les agents principaux de sa construction actuelle ». Nous laissons aux géologues le soin de juger le bien-fondé de cette assertion. Quant à nous, nous n'avons nulle part retrouvé la trace de matières ignées, de pierres basaltiques, rappelant le Wa'r de Homs (5) ou la région du Haurân. Partout la même couche rocheuse, émergeant sous forme de grands blocs ou de dalles plates; « pierre d'une brèche calcaire, grise blanche, un peu cristalline, sonore, très riche en coquillages et facile à travailler. Aussi cette roche, presque aussi belle que le marbre, a-t-elle été employée dans tous les monuments anciens » (6) de la région.

Pourtant, ce qui donne à réfléchir, c'est le piton du G. Barakât, avec sa forme isolée et conique, posée sur une puissante base, s'étalant jusqu'à recouvrir la moitié du massif. Signalons aussi, comme une marque de

(1) Le G. Sim'ân.

(2) Kamâl ad-dîn, *Chronique d'Alep; Hist. orient. Crois.*, III, p. 594, 525, 627.

(3) On en trouvera le détail dans le même chroniqueur arabe. Au sujet de la dépopulation de la région, on peut encore consulter *American archaeological Expedition to Syria*. — II: A. C. Butler, *Architecture and other Arts*, p. 9-10.

(4) Il a laissé une étude manuscrite sur les Yézidis, composée pendant un long séjour à Alep, il y a une trentaine d'années.

(5) Cf. nos *Notes sur l'Emésène*, p. 43.

(6) Note du P. de Fonclayer, comme les suivantes, empruntée au manuscrit précité.



l'ancienne activité volcanique, les sources thermales de la vallée du 'Afrîn inférieur (1), non loin des versants septentrionaux du Ğ. Sim'ân. Pour l'intérieur du massif, ce qui a pu faire illusion et donner comme le mirage d'un terrain volcanique, ce sont les fentes, les éclats de rochers, observés un peu partout et rappelant les fissures, le mouvement de retrait d'un terrain venant brusquement à sécher.

L'infiltration des eaux, l'intervention des autres agents atmosphériques, activant la désagrégation des roches, ont lentement élargi ces fissures, ces ébauches de failles, transformées avec le temps en un réseau de val-lons-rigoles, dont les mailles serrées recouvrent la montagne. Le P. de Fonclayer a noté également un caractère constant dans le soulèvement, qui aurait produit le Ğ. Sim'ân: c'est la direction de toutes les crêtes vers l'Orient. Encore une assertion dont nous devons lui laisser la responsabilité. Exception faite du Ğ. Barakât, le trait dominant dans l'oroplastique du Ğ. Sim'ân, c'est plutôt ce que nous appellerions volontiers le système «tabliforme», c.-à-d. des collines à cimes plates et horizontales. Pour varier, quelques croupes, à peine mamelonnées et si faiblement arrondies qu'elles rentrent plutôt dans le même mode «tabliforme».

Comme nous avons pu nous en convaincre par nous-même et par les renseignements pris sur place, le Ğ. Sim'ân jouit d'un des climats les plus salubres de la Syrie. L'air y est d'une pureté et d'une sécheresse absolues; les brises de la mer qui soufflent de l'Ouest, déposant le principal de leur humidité sur les hautes crêtes des monts Noşairis et le reste de la vapeur d'eau étant absorbé par l'atmosphère embrasée des plaines de 'Omq et de Ğoûma. Quant à la chaleur, elle est remarquablement tempérée sur ce plateau, par suite de la persistance des brises marines, soufflant jour et nuit, parfois avec la violence de l'ouragan. Nous leur devons d'avoir pu, à la fin de Juillet, et aux heures les plus accablantes de la journée, sillonner tout le massif, sans être autrement incommodé que par la réverbération du soleil sur les roches unies et calcinées, dont la carapace grise recouvre la surface du plateau.

Le jour où les vallées de l'Oronte et du bas 'Afrîn renaîtront à la vie

(1) Cf. Blanckenhorn, *ZDPV*, XV, p. 60.



économique, le mont St Siméon est appelé à devenir le grand sanatorium, la villégiature favorite des populations, anémiées par le séjour prolongé dans les terres basses et torrides de la région d'Alep et de la vallée de l'ancien Cenoparas.

*
* *

D'après un des *Salnámeh* ou annuaires du vilayet d'Alep (année 1319 de l'hégire = 1902 de J.-C.), la population du caïmacamat du G. Sim'ân se compose exactement de « 26 149 âmes : 11 596 hommes, 14 553 femmes, tous musulmans ». Dans le plus récent *Salnámeh*, celui de 1324, le total de la population a baissé jusqu'à 25 001. Au point de vue religieux, il n'y a point de modification : اهائي قضاء عمومًا اسلام, lit-on à la page 367. En récapitulant la situation ethnographique et confessionnelle du vilayet d'Alep, l'annuaire officiel, tout en signalant les groupes chrétiens et juifs, même les اجنبي et les يمانجي, oublie cette fois encore de signaler ceux qu'on a parfois appelés les dissidents de l'islam officiel. Ainsi, il ne mentionne nulle part ni les Druses, ni les Noçairis, tant dans l'aperçu général que dans les tableaux placés à la fin de chaque sous-préfecture. Or, pour les Noçairis, ils se comptent par milliers dans le seul caïmacamat d'Antioche, où ils forment le fond de la population non-chrétienne. Le G. al-A'lâ renferme également quelques groupes druses, d'ailleurs peu importants (1). Le rédacteur du *Salnámeh* (2) aurait-il cédé au parti pris, consistant à

(1) Au XVIII^e siècle, à la suite de persécutions, la majorité des Druses du G. al-A'lâ à émigré vers le Haurân, la Syrie centrale et le Carmel. Le D^r Moritz (*Mitt. d. Semn. f. oriental. Sprachen*, I, p. 130) propose de substituer à l'orthographe *al-A'lâ* celle de *al-'Alâ*. Il pourrait avoir raison ; je ne crois pas me souvenir que, sur place, on marque clairement l'*élatif*. Son rapprochement avec les district علاة de Yâqout (III, 710, 1) me paraît moins heureux. Comme il ressort de la brève description du géographe arabe, علاة n'est pas une montagne, mais une كورة, située à l'Est de Ma'arrat an-No'mân et de la route allant d'Alep à Hamâ. Le G. al-A'lâ ou al-'Alâ domine la vallée de l'Oronte et se trouve entre celle-ci et le G. al-Bari'sa. Avec علاة de Yâqout il n'a de commun que l'homophonie.

(2) Celui de 1324 se contente (p. 207) de mentionner les Noçairis dans le conspectus ethnographique du vilayet.



englober sous la rubrique islamite toutes les fractions de sectaires, ne se réclamant ni de Moïse ni du Christ (1)? En réalité, la situation ethnographique et religieuse du Ğ. Sim'an est plus complexe que le recueil turc officiel ne le donne à deviner (2).

Parmi les populations fixées dans ce massif montagneux, on distingue la curieuse nationalité des Yézidis. Les Yézidis du Ğ. Sim'an se disent originaires du mont Singar en Mésopotamie, centre principal de leur nationalité. Rien ne défend de les croire sur parole. Mais ils peuvent aussi bien avoir été convertis par des missionnaires, venus d'au delà de l'Euphrate; comme ç'a été le cas pour les Noçairis. Nous les avons interrogés sur l'époque de leur établissement en Syrie. Les plus ouverts parmi eux, c.-à-d. les Qarabâs du village de 'Arsé-wa-Qibâr nous ont répondu: « min qadîm az-zamân », depuis un temps reculé, — réponse habituelle à ces sortes d'interrogations en cet Orient conservateur; mais, par tendance, ennemi des traditions précises. Et pourtant, il faudrait préciser. Malheureusement, les documents arabes écrits ne font nulle part mention des Yézidis syriens.

Le P. de Fonclayer opine que ces tribus « traversèrent l'Euphrate au temps où une foule de nations, différentes de mœurs, de caractère et d'origine, se partagèrent les débris du brillant empire des Seldjocides ». C'est peut-être remonter bien haut. Pour nous, nous croyons devoir placer l'immigration yézidie postérieurement aux Croisades. Les écrivains de la Croisade qui ont connu les Druses, les Ismaïlîs et les Noçairîs ne paraissent

(1) Pour les Noçairis, le fait est certain, le gouvernement les ayant en bloc déclarés musulmans. En revanche, le Salnâmeh enregistre les 4 à 500 « Qibî » ou Bohémiens du vilayet. Pour ces derniers, un décret récent oblige de les astreindre à l'islam et au service militaire. Cf. *Ma'loumât*, 26 Août 1902. Aussi le Salnâmeh de 1324 n'enregistre-t-il plus que seize قبطي, tous mâles (cf. p. 250, 510).

(2) La géographie de Vital Cuinet néglige également de mentionner les Yézidis du vilayet d'Alep. Cette omission ne nous étonne pas dans cette publication d'une aussi faible valeur scientifique. (Cf. *Machriq*, 1899, p. 551; *ZDP* V, XXIII, p. 14-15; *MFO*, I, p. 244). Il est plus surprenant de voir les auteurs de: *Les puissances étrangères dans le Levant, en Syrie et en Palestine*, MM. Verney et Dambmann parler de « l'ouvrage désormais classique de Vital Cuinet » (p. VIII et 181). Dans un des derniers numéros de la *Revue des deux Mondes* (1^{er} Avril 1907), il est encore question du « consciencieux Vital Cuinet ».

pas avoir soupçonné l'existence des Yézidis. Et pourtant, les Francs possédèrent nombre de casaux, dans la région actuellement occupée par ces sectaires (1).

Nous avons proposé plus haut de placer l'exode définitif de l'ancienne population du mont S^t Siméon à la suite des guerres, qui mirent fin aux états latins de Syrie. Au XIV^e siècle, l'auteur (2) du *Ta'rif fil-mostalah as-sarif* (p. 181) mentionne le G. Sim'an parmi les gouvernements dépendant d'Alep. Il devait encore être habité. Barhebraeus (3) a déjà connaissance de leur présence en Syrie. Il les rattache aux Manichéens, expulsés de Perse : réfugiés en Syrie, ils y auraient occupé les monastères abandonnés; eux et leurs femmes portent des habits noirs : tous détails s'appliquant exactement aux Yézidis. Mais, pour les provinces ciseuphratésiennes, rien n'autorise à mettre cette immigration sous le règne de Justinien. Le texte de Barhebraeus mentionne *in globo* l'expulsion de la Perse des Manichéens et leur dispersion dans les pays voisins. En ce qui concerne les Yézidis, la connexion est arbitraire et les faits nous paraissent antidatés : l'origine de la secte et la ruine des monastères syriens étant postérieures à l'islam. Du texte de Barhebraeus nous retenons seulement leur établissement en Syrie antérieurement à l'époque, où le célèbre *mafriân* jacobite écrivait. Il n'a pu inventer le fait matériel, facile à constater pour un observateur

(1) « L'on trouve aussi [dans le G. Sim'an] des restes d'armoiries sculptées sur les portes de quelques églises, appartenant probablement à des fiefs seigneuriaux ; mais ces sculptures sont tellement usées par le temps, qu'il est impossible aujourd'hui d'en reconnaître les émaux et même souvent les pièces » (de Fonclayer). Ces armoiries franques ne sont peut-être que des rosaces, dont tous les linteaux de portes d'époque chrétienne étaient ornés, « et spécialement d'une variété de rosace portant le symbole chrétien. A l'époque musulmane on revint aux rosaces primitives » (R. Dussaud). Il faudrait en finir avec la légende des « croix de Malte » que des touristes signalent un peu partout dans la Syrie du Nord et du Centre. Ce sont de simples croix byzantines. Pour les types, extrêmement variés de ces rosaces, voir H. C. Butler, *op. sup. cit.*, p. 33.

(2) Sur son travail, voir nos *Correspondances diplomatiques entre les Sultans Mamlouks d'Egypte et les puissances chrétiennes*, p. 4 (Extrait de ROC, 1904).

(3) *Chronicon ecclestast.*, I, col. 219-221. A la col. 221, les éditeurs ont été embarrassés par la mention de « Aboû Rahian (sic), savant persan de Bairoûn ». Il n'est autre que le célèbre Aboû Riḥān Al-Bairoûni.



ayant comme lui habité le Nord de la Syrie ; seulement il s'est égaré en le rattachant à l'expulsion des Manichéens sous Justinien.

C'est donc vers le XIII^e siècle que nous placerions l'arrivée au G. Sim'ân des premiers colons yézidis ; probablement à la suite d'une de ces luttes intestines ou d'une violente persécution, dont leur histoire offre plus d'un exemple. A ces populations, amies du secret, condamnées à l'isolement par suite de leur faiblesse numérique et de leurs croyances spéciales, le G. Sim'ân offrait son massif désert, ses villes mortes et sa position écartée, loin des grands centres et des routes fréquentées. Ils se réfugièrent, après la traversée de l'Euphrate, sur ce plateau abandonné, dont personne ne songeait à leur disputer la possession. L'indifférence des écrivains musulmans pour les sectes hétérodoxes explique le silence à leur sujet des rares documents arabes de cette période. La situation change avec le XVI^e siècle, avec l'établissement de missions et de colonies européennes à Alep. Depuis lors, leur présence dans le G. Sim'ân est fréquemment attestée (1), et rien ne permet de supposer qu'elle y fût alors de date récente.

Actuellement, les Yézidis de Syrie se divisent en deux tribus principales : celles des Qarabâs et des Šarawanlîs. D'après les notes du P. de Fonclayer, la moins nombreuse, celle des Qarabâs, formerait une sorte de tribu lévitique. Toujours habillés de vêtements sombres, d'où leur nom de Qarabâs, *têtes noires*, « ils ne peuvent se marier en dehors de leur caste, sous peine de perdre leur rang. Leur vie est très austère, ils couchent toujours sur la terre nue ; ils ne peuvent se couper ni se tailler la barbe et les cheveux et doivent se priver à tout jamais du bain, l'un des plus grands besoins comme l'une des plus grandes jouissances pour les Orientaux. Il ne leur est pas permis de tuer aucun animal, et lorsqu'ils veulent manger un mouton ou une poule, ils sont obligés de recourir à des personnes étrangères à leur caste. Le peuple, qui les respecte beaucoup, conserve comme des reliques les vieilles pièces de leurs habits noirs. Le serment le plus solennel que puisse faire un Yézidi, c'est de jurer par cet habit et par la tête de ceux qui ont l'honneur de le porter. Ce serait un crime énorme

(1) Cf. Febvre, *Théâtre de la Turquie*, p. 368 ; J. Besson, S. J. *La Syrie sainte* (éd. Carayon, 1862), p. 50 : cet auteur les appelle « Schamsies ». Voir plus loin.



que de pleurer la mort de celui qui porte un habit noir; ce jour au contraire doit se célébrer par des festins et par des réjouissances» (1).

Les mêmes renseignements m'ont été répétés à Alep par d'anciens propriétaires de villages yézidis : partant bien placés pour connaître les mœurs de ces sectaires. Malgré cette unanimité, nous n'oserions en garantir l'entière exactitude. Pendant les quatre jours, passés au milieu des Yézidis, tout ce que nous avons pu constater, c'est la couleur des vêtements plutôt sombre et la tendance à éviter dans leur habillement les teintes trop éclatantes, sans s'interdire pourtant complètement le blanc. Comme nous logions, à 'Arsé-wa-Qibâr, chez un des principaux Qarabâs, nous y avons observé, comme dans les autres maisons indigènes, d'énormes piles de matelas et de couvertures et le propriétaire n'éprouvait aucun scrupule pour en faire usage, tout comme nous. Nous n'avons pas été non plus témoins d'honneurs spéciaux, rendus par les Sarawanlîs, dont nous traversions les villages ou les campements, à leurs coreligionnaires Qarabâs. A notre arrivée chez les premiers, le Qarabâs qui nous accompagnait était traité par eux sur le même pied que notre moucre chrétien et notre guide le Kurde Râsô (2), un musulman sunnite.

Les Sarawanlîs occupent les plateaux supérieurs et les vallées du G. Sim'ân; les Qarabâs habitent de préférence la Gôûma et les pentes, qui dominant cette vallée. Au point de vue administratif, les uns et les autres relèvent des caïmacamats de G. Sim'ân et de Killis. Dans ce dernier, ils occupent surtout la moudirié de Gôûm (Gôûma). Voici une liste des villages, actuellement occupés par les Yézidis. Elle a été dressée d'après les renseignements, pris à Alep et à 'Arsé-wa-Qibâr, ainsi que d'après les notes du P. de Fonclayer. Sur la plupart de ces localités on peut rééditer la remarque de M. Chapot à propos de Kîmâr : « aucune carte ne l'indique » (3).

(1) Cf. *Machriq*, 1899, p. 654, 731.

(2) Abréviation pour « Raśîd », particularité linguistique d'origine kurde. Cf. Lidzbarski, *Ephemera für semit. Epigraphik*, II, p. 11.

(3) *Bull. de corr. hell.*, 1902, p. 184.

VILLAGES YÉZIDIS

BAŠAMRA La première syllabe *ba* est l'abréviation bien connue de *bait*, maison. Comparez plus loin Bašoûfân.

BARAD (1) On entend aussi *Baradé* : pas de maisons fixes ; mais cinq à six tentes seulement, fixées dans les ruines (2). La forme *Baradé* بَرْدَة rappelle la localité بَرْدَى, comme écrit Yâqoût (I, 558, 5) مَنْ قَرَى حَلَبَ مِنْ نَاحِيَةِ السُّهولِ. A proprement parler, Baradé se trouve encore dans la montagne, mais à une très faible altitude. Comparez plus loin قُرْزَاحِج, également rattaché par Yâqoût au عَمَق ou à la plaine de Gôûma, dont Baradé n'est pas plus éloigné. J'incline donc à identifier notre Baradé avec بَرْدَى du géographe arabe.

BAŦOÛFÂN

بشوفان

Orthographe garantie par la transcription arabe, accompagnant la liste Fonclayer, et aussi par la graphie *Betofan* (3) des documents médiévaux. Seule la forme بشوفان a pu donner *Betofan* en transcription. Actuellement on prononce Bašoûfân, comme si le mot se décomposait en B + soûfân, « amadou ». C'est naturellement l'orthographe, adoptée par le Salnâmeh de 1324 (4). De 30 à 40 maisons bien bâties, le plus florissant village de la montagne : à identifier avec le casal *Bussadan*, *Buffadan*, *Barsoldan*. (Cf. Rey, *Colonies franques*, p. 336; Röhricht, dans *ZDPV*, X, p. 224, 263, note 26).

(1) Chez les voyageurs, on rencontre habituellement *Barad* ou *Brad* avec *alif*, et j'ai cru d'abord entendre cette lettre de prolongation. Pourtant les formes بَرْدَة et بَرْدَى prononcent en faveur d'un *a* bref.

(2) Cf. Gert. L. Bell, *op. sup. cit.*, p. 283.

(3) *ROL*, III, p. 46, n. 14.

(4) Nous le désignerons désormais par la sigle *S*. Signalons dès maintenant l'orthographe déplorable de ce recueil. Ainsi Martahwân مَرْتَحْوَان (cf. nos *Notes de Géographie syrienne*, dans *MFO*, I, p. 242) est devenu مَعْرَةَ الْاِخْوَان. Cf. *S.*, p. 313). Des toponymes s'y trouvent répétés deux fois et même attribués à des moudiriés différentes.

- BORÚ KAI Voir la carte de R. Kiepert (1).
- KAFAR NABÔ Une seule maison habitée (cf. *Bull. de corr. hell.*, 1903, p. 180). Ce village (2) est déjà cité par les auteurs arabes. (Cf. Yâqout, II, 305 ; IV, 291).
- BORÚ AL-QÂS Et non « Bordj el-Hâss » (Jullien, p. 237) ni بروج القاس (S.).
- KEBBÂSÎN Avec K (et non ك) d'après la transcription Fonclayer, vérifiée par nous à Alep. Je ne la retrouve pas sur les cartes, mais il faut la distinguer de « Tall Qabbâsîn » à placer au N.-E. d'Alep, entre cette ville et Bizâ'a. Cf. Yâqout, I, 869 ; Kamâl ad-dîn : *Hist. or. Croisades*, III, p. 579, 634 et 708 (où la signification de *Wâdi* est rapportée à cette dernière localité) ; Rey, p. 321. Dans cette même direction, la carte de R. Kiepert enregistre une ruine « Kubbesîn », occupant probablement l'emplacement de Tall Qabbâsîn (قباسين). Le *Kbeshîn* de G. L. Bell (p. 273) répond à notre Kebbâsîn. Le *Salnâmeh* écrit également كباشين (caimacamat de Ğ. Sim'ân).

(1) Carte de Syrie, jointe à l'ouvrage de Von Oppenheim, *Vom Mittelmeer*. Nous y reverrons fréquemment. Celle qui accompagne le récent ouvrage de Gert. L. Bell, *The Desert and the Sown* a utilisé les dernières corrections de R. Kiepert. Je n'y ai découvert aucun toponyme nouveau ; la relation de voyage au contraire contient plusieurs noms nouveaux.

(2) M. Chapot y a trouvé sa dédicace à Σείμος. Ce dieu rappelle Salmân, occupant, comme lui, le dernier rang dans une triade, celle des Noçairis. Le culte de Simios était répandu dans la Syrie, spécialement dans la vallée de l'Oronte, comme l'atteste le bas-relief, trouvé par nous à Ḥomṣ. Personne n'a essayé jusqu'ici d'expliquer pourquoi les Noçairis ont voulu compléter leur triade par l'adjonction de Salmân, un Persan obscur, demeuré toujours étranger à la Syrie. L'influence de la Śi'a pourra paraître insuffisante. Une certaine similitude de nom, la survivance du souvenir de Σείμος favorisèrent sans doute cette vogue. Cf. F. Cumont, *Les Religions orientales dans le Paganisme romain*, p. 149 ; R. Dussaud, *Notes de Mythologie syrienne*, p. 107, etc. ; Lammens, *Les Noçairis furent-ils chrétiens ?* (dans *ROC*, 1901, p. 42). Le rapprochement avec Σελαμάνης se présente d'une façon encore plus séduisante. Ce dieu faisait-il partie d'une triade divine ? Cette hypothèse ne me paraît pas exclue. La dédicace du Šaiḥ Barakât, fruste au début, contenait peut-être avant Μάδβαχος et Σελαμάνης un troisième titulaire, complétant la triade des Θεοὶ πατρῆοι. Cf. Clermont-Ganneau, *EAO*, II, p. 35 et suiv. ; *RAO*, IV, p. 164. Je ne me dissimule ni la hardiesse de ces rapprochements, ni surtout combien ils affaiblissent notre théorie de l'origine chrétienne de la triade noçairie.

- KĪMĀR 25 à 30 maisons bien bâties ; à moitié yézidi (1).
- KĀUKABĀ A moitié yézidi ; le casal *Cuccava* des Croisés (cf. Rey, *Colonies*, p. 336 ; *ZDPV*, X, p. 224). Il serait risqué de songer au كوكبة de Aḥṭal (*Divan*, 99, 3). Cette dernière localité devait appartenir à la Syrie centrale (2), sinon à la Mésopotamie ; notre *Kaukabā* se trouve dans la Ġoûma ; S. écrit كوكبة et l'énumère parmi les localités de la moudirié de Ġoûm (= Ġoûma), caïmacamat de Killis.
- FĀFARTĪN G. L. Bell (p. 274, 282) y signale aussi des Yézidis.
- ṢOŪĠĀNA صوغانة S. écrit صوغان .
- ṢORQANAĪĀ Ou Ṣorqanié (صرقانية). G. L. Bell (p. 281) écrit *Surkanyā*.
- YĀ'IR Marqué par le seul Fonclayer ; inconnu à Alep et aux Yézidis. Serait-ce « Yâkir » (Blanckenhorn) entre Ma'arra et Kafr Basîn ? S. n'enregistre rien de semblable (3).
- ZOŪQ AL-KABĪR (4) « Hameau de quatre à cinq mesures, faites en vieux matériaux et d'autant de tentes » (Jullien, p. 235).
- ZOŪQ AṢ-ṢAĠĪR S. connaît seulement الكبير (sic) ذوق .
- TURUND A moitié yézidi ; تُرُند ou تُرُند (5) ? S. écrit طورنده (moudirié de Ġoûm). Peut-être Ṭoranda, nommé par Michel le Syrien (6), immédiatement avant Ġorġoûm, la capitale des Mardaïtes, donc dans la région de l'Amanus et vers la Cilicie, où Théophane semble également localiser son Τάραυ-

(1) Le casal *Cimas* des Croisés (*ZDPV*, X, p. 263) ? Voir à la fin de ce travail les textes épigraphiques découverts en ce village.

(2) Comme Homṣ et Ġadar, cités quatre vers plus haut, Aḥṭal, 98, 4. Yâqoût (IV, 328) se contente ici de renvoyer à notre poète.

(3) Sinon ياقت العدى (caïmac. de Ġ. Sim'an), ou ياقا près d'Alep.

(4) Dans sa *Liste arabischer Ortsappellativa* (*ZDPV*, XXII, p. 51), Socin révoque en doute la signification de « town or ville » assignée à ce terme par les *Name-Lists* du *Survey* anglais de la Palestine. Cette signification est incontestable et se trouve dans les Zoûq (pluriel *Azwaq*) du Kasrawân (Liban), fondées jadis par des Turcomans. Cf. Dowaihi, *Histoire des Maronites*, p. 125, et, dans Guérin, *Galilée*, deux localités du nom de « Zoûq », dans la dépression du lac de Houllé.

(5) Entre Qirik Hân et Ġisir Mourâd-Paşa, R. Kiepert marque un « Ṭorun ».

(6) *Chronique*, II, p. 479.

- rov (A. M. 6193). Ce dernier et Toranda sont distincts, croyons-nous, de طرندة, localité d'Arménie (Balâdorî, *Fo-touh*, 185, 186; Yâqout, III, 534).
- ŠÂDIR شادر Ou *Ših ad-dair*, dont Šâdir serait la contraction kurde (1); compte seulement quelques maisons de Yézidis; moudirié de Ğoûm (S.).
- QOGOÛMÂ قوجوما A moitié yézidi; peut-être قوجومان, moudirié de Ğoûm (S.).
- ‘ARSÉ-WA-QIBÂR Exclusivement habité par des Qarabâs; une cinquantaine de maisons et de tentes, il serait formé de la réunion de deux villages ‘*Arsé* et ‘*Qibâr* (S. écrit عرشه قبار sans و), d'où son nom. Nous croyons y retrouver *Arcicant* des sources franques (cf. Rey, p. 330), casal apporté en dot à Pons, comte de Tripoli, par Cécile, veuve de Tancrede. Se rappeler que le Lailoûn (ou mont S^t Siméon) fut conquis par Tancrede. Cf. *Hist. or. Crois.*, III, p. 594 (2).
- QATMÂ قطما A moitié yézidi.
- QAŞTAL Près de Ma'arrîn; indication topographique fournie par les Yézidis, ce village ne se trouvant pas sur les cartes. On écrit plus souvent قسطل, nom fréquent dans la toponomastique syrienne (3).
- SINKÂN Situation inconnue.
- ĞOUMKÉ Dans la Ğoûma; pas enregistré par S.
- FAQÎRÂN » » » , près de Šaiḥ ‘Abdarrahmân, le long de la chaussée Alexandrette-Alep.

(1) D'après Jullien (p. 234) « chaque village a un nom turc et un nom arabe ». Šâdir = Ših ad-dair est le seul exemple de ces doublets que nous connaissions.

(2) Près de ‘Arsé-wa-Qibâr se trouve *Kersen* (le كرسان طاش de S., le *Hersen* des Croisés, méconnu par Röhricht, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, I, p. 105, note 6). Tout près, il faut chercher *Balena* ou le *Vadtun Balenae* (Rey, p. 331), confondu par Röhricht (*ibid.* et 132, note 1); même confusion dans *Hist. armén. Croisades*, I, p. 812, *index*; et aussi *Barsan* (peut-être « Bairâm oĝlou »). Le *Vadium Balenae* est probablement un gué du ‘Afrîn; cette rivière coule dans le voisinage. La position est déterminée par celles de *Corsehêl* (Qorzâhil) et *Barsoldan* (Baṭoufân), lesquels ne s'en trouvaient pas éloignés.

(3) Cf. Yâqout, IV, 95, 687; Maqdisi, 30, 190.

QORBÉ	Dans la Gôûma ; pas enregistré par S.
KAFR ZÎT	» » »
FORAINIYÉ فَرَيْنِيَه	» » » à moitié yézidi ; orthographe incertaine.
ABOÛ KA'B	» » » <i>Abu Ka'be</i> de R. Kiepert ; ابو كعبيه (S.)

D'après les renseignements, recueillis à 'Arsé-wa-Qibâr, les établissements yézidis étaient jadis beaucoup plus nombreux (1). En particulier, toute la Gôûma leur aurait appartenu. La plupart de ces conversions, plus ou moins volontaires à l'islam, ne remonteraient pas au delà d'un demi siècle. On les reconnaîtra dans la liste précédente à la mention : « à moitié yézidi ; quelques maisons de Yézidis ». Voici maintenant une autre liste, contenant le nom d'anciens villages yézidis, devenus musulmans, liste qui ne peut prétendre à être complète. Devenus défiants en me voyant écrire sous leur dictée, les Qarabâs de 'Arsé-wa-Qibâr ont refusé de me fournir d'autres renseignements, soit pour fixer l'orthographe ou la position exacte de ces toponymes. De là, les incertitudes que l'on constatera plus loin.

VILLAGES YÉZIDIS PASSÉS A L'ISLAM

YALANGOÛZ	Marqué sur aucune carte ; j'en ignore la situation exacte (2).
QORZÂHIL	Beau village avec jardins et une bonne source ; à une heure S.-E. de 'Arsé-wa-Qibâr. C'est le casal <i>Corsehel</i> (ZDPV, X, p. 263, n. 26). La localité existe au moins depuis l'an 478 de l'hégire, comme on peut le voir dans Yâqoût (IV, 56). D'après ce dernier : قَرْزَاهِيلُ قَرْيَةٌ مِنْ نَوَاحِي حَلَبَ ثَمَرٍ مِنْ نَوَاحِي الْعَمَقِ. Al-'Omq, c'est la Gôûma ou la plaine d'Antioche, district auquel Qorzâhil se trouvait alors rattaché. On peut remonter encore plus haut dans son histoire. Au X ^e siècle de notre ère, elle a fourni à l'église jacobite deux patriarches. « Qorzâhil قَرْزَاهِيلُ du district d'Antioche sur le

(1) La même conclusion se dégage de Perdrizet, *Documents*.

(2) Peut-être قلاغوز (S.) moudir. de Tall Bâsir (caïmacam. de 'Aintâb). Comme on le verra plus loin, cette région a eu et garde peut-être encore des communautés yézidies.

fleuve (1) 'Afrîn » (2) possédait pour lors un beau monastère, où le stylitisme trouvait encore des adeptes. On aurait chance d'y découvrir des restes de l'antiquité, probablement à l'état de débris : le village n'ayant pas cessé d'être habité depuis lors, à cause de ses eaux et de la fertilité des terres avoisinantes. C'était un centre monophysite. Nous en connaissons au moins un autre, Kîmâr, dans le G. Sim'an, comme l'atteste son épigraphie jacobite (3). Au lieu de قرزاحل, S. (4) écrit قوزيل, — beau spécimen de la maîtrise orthographique des scribes ottomans.

- BASOÛTA** Ruines anciennes, qui mériteraient d'être examinées au dire des Yézidis (cf. Kamâl ad-dîn, *op. cit.*, p. 685). « Basût » de R. Kiepert, باسوطه de S.
- BORÉ** Distinct, semble-t-il, des « Boré » de la liste précédente et aussi de « Boré Haidar » (Jullien, p. 243), le « Burj Haida » (sic) de G. L. Bell. C'est le بورج (sic) de S.
- KOFAIR** Il appartient à la moudirié de Góum (S.). A l'occident et près d'Alep, la carte de Gert. L. Bell enregistre un « Kfêr Dâ'i » (5), écrit « Kefr Tai » par R. Kiepert ; probablement كفر داعل de S. (caïmac. de G. Sim'an).
- GAZZAWIYA** Voir les cartes du Nord de la Syrie ; S. écrit غزوى به .
- ĠALAMÉ** *Ġeleme* de R. Kiepert ; probablement le *Galamo* des Croisés, lequel était situé dans le diocèse d'Antioche.
- ISKA ; DEWÂ** Rien à observer sur ces trois villages ; j'en ignore la position exacte. Iska répond peut-être à *Iskân* de S.
- SOĠANÂKE** (moudirié de Góum).

(1) Approximativement ; la rivière 'Afrîn coule à une petite distance, dans la plaine de Góuma.

(2) Michel le Syrien, III, p. 121 (550 du texte syriaque), 124 ; comp. Barhebraeus *Chronicon*, I, c. 399, 9.

(3) Voir plus loin l'Appendice.

(4) Il signale deux قوزيل : le premier dans la moudirié de Góum, c'est le nôtre ; le second dans la moudirié de 'Amîq.

(5) Son récit de voyage (p. 288) porte un toponyme « Keifâr », — graphie, qui pourrait

- 'ASKA Deux villages de ce nom ; peut-être اشكان شرقی et اشكان غربی de S. (moudir. de Gôûm).
- KAFR ROÛM Cf. carte de R. Kiepert. Le *Kafr Roûma* (Yâqout, IV, 288) du district de Ma'arrat an-No'mân est situé trop au Sud pour pouvoir être comparé. Cf. H. C. Butler, *op. sup. cit.*, p. 63.
- MATÎNA Orthographe incertaine (1).
- ŠARRÂ Comme le précédent, tous deux situés au Nord de la
- KAFR SAFR Gôûma (2) (indication fournie par les Yézidis).

Il est difficile d'évaluer le nombre exact des Yézidis du G. Sim'ân. Le P. de Fonclayer parle d'environ « 300 tentes ou feux ». Mais, comme il ressort de la liste des villages dressée par lui, mon confrère ne paraît pas avoir eu connaissance de plusieurs groupes yézidis, établis au Nord de la Gôûma et de la chaussée Alexandrette-Alep. A un autre endroit des nombreuses notes réunies par lui, je lis que, d'après le livre de Moḥammad Ma'touk ibn 'Alî (3), manuscrit arabe en sa possession, les deux tribus yézidies se composent de 362 familles. Le chiffre global qui nous paraît le plus approcher de la vérité est celui de 3000 individus ; il m'a été confirmé, à Alep, par tous ceux qui ont pu fréquenter les Yézidis.

Le P. Jullien parle « de dix à quinze mille Yézidis, répandus dans le Nord de la Syrie et aux environs d'Alep » (4). L'exagération de cette évaluation globale diminue, si l'on y comprend les Yézidis, établis dans le caïmacamat de 'Aintâb. Leur existence m'a été formellement affirmée par les Qarabâs ; mais n'a pas encore été, que je sache, attestée par un écrivain européen. Ces groupes isolés ont été encore plus éprouvés que

recouvrir notre *Kofair*. On y signale « a large population of Kurds », vraisemblablement des Yézidis.

(1) Probablement « Mâtini » au N.-O. de Qaṭinâ (R. Kiepert). Sur mon carnet on peut lire aussi *Matma*, correspondant peut-être à ممتمة de S. (moudir. de Gôûm).

(2) S. écrit كفر صفر (moudir. de Gôûm) et ne mentionne pas Šarrâ.

(3) Auteur et manuscrit me sont inconnus.

(4) *Sinai et Syrie*, p. 17.

ceux du G. Sim'ân. La plupart ont passé à l'islam : tels les villages de Zâge (زآه) ou Zâgié, comme écrit le *Salnâme* (1) et de Zardağom (2), tel encore Sarouğ (ساروگ) en Mésopotamie. A Kustam (3) pourtant la moitié de la population serait restée fidèle aux croyances yézidies. Pococke (4) a signalé des Yézidis dans la montagne au N.-E. de Séleucie (Souaidié), actuellement peuplée par des musulmans sunnites et des Arméniens. Cette ancienne agglomération yézidie (5) n'a pas laissé de traces. C'est également l'avis de M. Potton, vice-consul de France à Antioche. Les *Documents*, publiés par M. Perdrizet (6), signalent pour le XVII^e siècle quinze villages yézidis dans les environs de Roûm Qal'a sur l'Euphrate (7). Leur établissement dans ce district doit remonter au moins jusqu'au XII^e siècle: le patriarche arménien Nersès ayant alors opéré des conversions parmi eux. La même source indique également des Yézidis à Sarouğ (8).

Si ces défections ont eu, dans le principe, pour mobiles l'intérêt ou la crainte, ces sentiments auraient fait place depuis, chez les nouveaux convertis, à de véritables convictions, ou mieux à une répulsion très prononcée pour leurs anciens coreligionnaires. Au témoignage des Yézidis eux-mêmes, ces néophytes musulmans sont devenus pour eux les plus incommodes et les plus fanatiques des voisins. « Ils ne veulent plus, me disaient-

(1) Moudirié de تلمشار = (تل باشر), caïmac. de 'Aintâb.

(2) Je ne puis garantir l'orthographe de ces toponymes, marqués sur aucune des cartes à ma disposition. Si j'ai bien compris, ces groupes yézidis auraient compté plusieurs milliers de membres.

(3) Voir la carte de R. Kiepert. S. écrit كوشتامر.

(4) Ed. allemande, II, p. 266.

(5) Si elle a jamais existé.

(6) J'ai pu en prendre connaissance au moment de livrer ces pages à l'impression.

(7) *Documents*, p. 305, 439, 441.

(8) *Documents*, p. 282, 435, 441. D'après M. Perdrizet (*Documents*, p. 295) la légende sur l'origine européenne des Druses « apparaît pour la première fois dans le livre du P. Gabriel de Chinon (1671) ». Ce savant la croit « née dans la cervelle de quelque missionnaire ». Elle doit remonter à une date antérieure, puisque le voyage de Cotovicus (p. 395) la signale. Voir notre *Frère Gryphon et le Liban au XV^e siècle*, p. 10-11 (Extrait de *ROC*, 1899). Le célèbre émir Fahr ad-din affectait d'y croire dans ses rapports avec la cour de Toscane. Au XVI^e siècle, on la retrouve chez Greffin Affagart (p. 138, 216).

ils, convenir de leur origine commune; et pourtant nous avons connu leurs pères, Yézidis comme nous. Ils nous jettent des pierres, refusent de manger avec nous, nous interdisent l'accès des mosquées, quand les chrétiens nous permettent de pénétrer dans leurs églises ».

C'est une tendance, constatée chez toutes les sectes (1), de s'attribuer la note de l'universalité. Une prétention parfaitement logique ! Si Dieu a communiqué la vérité à ses créatures, il n'a pu en faire le monopole d'un groupe fermé ; sa Providence se doit d'en favoriser la diffusion. Les Yézidis de la région d'Alep m'ont sérieusement affirmé qu'à une époque, — lointaine, il est vrai, — tout l'univers avait embrassé leurs croyances (2).

De nos jours, les Yézidis du Ğ. Sim'an ont conscience qu'ils sont destinés à être absorbés par les islamites. Avec le fatalisme caractérisant les nations orientales, ils se résignent en face de cette perspective, malgré les profondes répugnances, qu'elle réveille chez eux. Ils aspirent naturellement à demeurer ce qu'ils sont, c'est-à-dire Yézidis. Si pourtant il leur fallait choisir entre le Qoran et l'Évangile, ils ne m'ont pas caché que leurs préférences iraient à ce dernier.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail des croyances des Yézidis syriens. En conversant avec les Qarabâs, c'est tout au plus si nous avons pu effleurer ce sujet, sur lequel ces sectaires évitent de s'expliquer. Nous pouvons affirmer seulement que, parmi eux aussi, l'usage des noms chrétiens est fréquent. Comme j'objectais à notre guide yézidi Ĥaso (3) qu'il portait un nom musulman, « c'est, me répondit-il, par crainte des islamites ».

Ils demeurent en relations avec leurs coreligionnaires d'au delà de l'Euphrate et de temps à autre reçoivent la visite d'un *qawwâl* (4), envoyé par l'émir suprême pour recueillir le tribut. Comme preuve de sa mission,

(1) J'ai pu également l'observer chez les Noçairis.

(2) Cf. *Journal. Asiatique*, 1896¹, p. 131. A la même page, la transcription « çimaṭ » représente non « un mets particulier », mais l'arabe *سجدة*, « nappe » ou « table ».

(3) Contraction kurde de Ĥasan. — Comme je le soupçonne, le *Dello* des *Documents* de Perdrizet (p. 433) représente *Dalll* avec redoublement de *l*.

(4) Sorte de diacre yézidi.

ce qawwâl emporté un drapeau surmonté d'un « tâous » ou paon en bronze (1), symbole d'un caractère mystérieux (2). Depuis plusieurs années, aucune de ces missions n'avait visité le mont St Siméon. Aussi, quand notre caravane approcha du village de Kîmâr, une femme yézidie demanda-t-elle à notre Kurde Rašo, si nous n'étions pas des qawwâls. Des cavaliers s'aventurent si rarement dans ces âpres montagnes, sans parler de la présence d'un guide qarabâs, nous précédant à pied, du koufié et du mašllaḥ blanc, qui nous enveloppaient : toutes ces circonstances pouvaient facilement donner le change sur notre véritable qualité.

Les Yézidis du Ğ. Sim'ân se prosternent au soleil levant, ce qui leur a valu parfois le nom de « Šamsiya » (3) ou adorateurs du soleil. Devant moi, un Qarabâs voulut même arguer de cette particularité pour affirmer l'analogie du culte chrétien avec la religion yézidie : les deux possédant, d'après lui, la même *qibla*. On connaît l'importance de la qibla dans les religions orientales (4). Tout comme leurs frères de Mésopotamie, les Yézidis syriens sont complètement illettrés et condamnés à le rester, leur religion restreignant strictement la connaissance de la lecture à une seule famille (5). Comme je développais les avantages de l'établissement d'écoles parmi eux, l'un d'eux me répondit : « Assurément ! mais à la condition qu'un des nôtres vienne du mont Singâr nous initier à la lecture ». Tous parlent la langue kurde. Par suite de leurs relations avec Alep et avec leurs voisins arabophones (6), un certain nombre d'entre eux comprennent également l'arabe. Beaucoup l'apprennent également pendant leur service

(1) Je dois à la générosité de M. André Marcopoli, consul de Portugal à Alep, d'en posséder un spécimen de 4 à 5 centimètres de haut. Mon exemplaire représente un oiseau d'un caractère assez indéterminé.

(2) Cf. Menant, *op. cit.*, p. 104.

(3) Cf. *Syrie sainte* du P. Besson S. J., p. 50 ; Barhebraeus, *Chronicon*, I, c. 220, n. ; Menant, *op. cit.*, p. 117 ; et les aveux du guide yézidi à Miss G. L. Bell, *op. cit.*, p. 293.

(4) Le calife 'Omar mourant remercie le ciel de ne pas avoir succombé sous les coups d'un homme *يُصَلِّي*.

(5) Cf. *Machriq*, II, 548, 550.

(6) La langue arabe reprend à Qal'at Sim'ân et à Dairet 'Azzé : au Nord de cette ligne, le turc et le kurde sont seuls employés.



militaire. Le gouvernement leur a enlevé l'immunité, dont jouissent à cet égard leurs coreligionnaires du G. Singar. On les envoie de préférence au Yémen. Bien peu revoient le pays natal. Aussi nous assaillait-on partout de questions sur les péripéties de la guerre dans cette lointaine province.

*
**

Les établissements des Šarawanlis et des Qarabâs sont généralement fixés parmi les ruines des localités anciennes. Là ils habitent sous des huttes, bâties en terre, défendues par des enclos bordés d'épines, ou vivent sous des tentes noires, composées d'un tissu grossier de poils de chèvres, et entourées d'une muraille faite en treillis de roseaux. Depuis quelques années pourtant, ils commencent à se construire de véritables maisons (1); les ruines leur fournissent à cet effet des matériaux de premier choix. Au dire de M. Chapot, « lorsque des gens de cette secte s'établissent en plaine, ils se construisent des maisons de terre en forme de pains de sucre » (2). Ainsi présentée, l'assertion nous paraît inexacte. Ce genre de construction étant très répandu dans la Syrie du Nord et du Centre, à partir de Homs, — et cela dans des régions où l'on ne compte plus un seul Yézidi.

Pendant la belle saison, une partie des Yézidis, mène une vie à peu près nomade, pour suivre leurs troupeaux ou se rapprocher des champs qu'ils cultivent. Durant la période des pluies et de l'hiver, dont les rigueurs se font sentir sur ce plateau dénudé et exposé aux brises glacées du Taurus, ils se retirent dans les maisons antiques, respectées par le temps, où ils s'installent, comme nous l'avons expliqué plus haut.

Les mœurs et les coutumes de ces tribus diffèrent de celles du gros de la nation établie dans le Kurdistan ou dans la Mésopotamie. Leurs idées religieuses seules les rattachent à ces frères lointains, dont ils se trouvent séparés depuis des siècles. Les Yézidis d'au delà de l'Euphrate jouissent d'une assez mauvaise réputation, et, s'il faut en croire certains

(1) Comme à Kîmâr et Başoufân. Voir plus haut.

(2) *Bull. de corr. hell.*, 1902, p. 184.



voyageurs, leurs congénères du G. Sim'an ne leur ressembleraient que trop. Tel n'est pas l'avis du P. de Fonclayer et des membres de la colonie européenne d'Alep, qui ont pu les fréquenter (1).

De l'ensemble de ces témoignages il ressort que leur caractère est supérieur à celui des autres peuplades, établies dans la Haute Syrie (2). Ils sont hospitaliers, obligeants et gais ; leurs manières franches et ouvertes et l'on peut presque toujours se fier à leur parole (3). Tous sont remarquablement vigoureux, hardis et actifs. Au dire des propriétaires d'Alep, ce sont les meilleurs travailleurs de la région ; il vivent entre eux en bonne intelligence. On leur accorde même une certaine droiture naturelle, que n'a pu leur enlever l'état d'oppression sous lequel ils ont gémi depuis tant de siècles. En revanche, cette triste situation les a rendus irritables et ombrageux à l'excès. On leur reproche encore un amour excessif du lucre ; il constituerait leur passion dominante.

*
**

Il est assez curieux de constater que le siège principal de ce peuple se trouve dans le Gabal Singâr, Or, nous savons que cette montagne faisait partie des domaines de la grande tribu arabe chrétienne des Banoû Taġlib, dont on perd subitement la trace à partir du XIV^e siècle (4).

(1) Nous ne parlons pas du jugement porté sur eux par leurs voisins musulmans, lequel ne peut évidemment pas être impartial.

(2) Et tout spécialement des Arabes syriens, 'Arab ad-diré ou Arabes sédentaires, occupant sur les versants oriental et méridional du G. Sim'an les villages de Baġaršimâ, Kafar Basîn, Kafar Dâ'il, Dairat 'Azzé (S. écrit عزي, comme s'il pensait à la déesse arabe 'Ozza), Howwâr, Qobfân, (S. orthographe قبتان), Qal'ât Sim'an. Le P. de Fonclayer en trace un portrait peu flatté. On remarquera l'intéressant toponyme Baġaršimâ. Je n'en connais l'existence et l'orthographe que par les notes de mon regretté confrère. La seconde partie conserve sans doute le nom de la déesse Σεμέα—Σεμία. Peut-être faut-il lire بُزج صِيمَا, la composante Borġ étant fréquente dans la région. Comp. nos listes et S. p. 368-69. Ces incertitudes font plus vivement sentir la nécessité d'un Corpus toponomastique syrien.

(3) Le P. Anastase (Machriq, 1899, 731) leur rend le même témoignage.

(4) Voir notre Chantre des Omiades, p. 3, 199, 205, etc.



Etant donné les nombreux emprunts chrétiens observés dans la religion des Yézidis (1), nous nous sommes souvent demandé si ces emprunts ne leur seraient pas venus des Taġlibites, lesquels auraient fusionné avec les sectaires mésopotamiens. Ce serait à peu près le même phénomène religieux, que nous pensons avoir observé jadis chez les Noçairis de Syrie (2), le même compromis entre les croyances chrétiennes et d'anciens cultes locaux, — compromis facilité par la haine de l'islam officiel, dont Yézidis et Noçairis sont animés et par le désir d'échapper à son influence.

Quoi qu'il faille penser de ce rapprochement, — nous n'en dissimulons pas le caractère conjectural, — nous croyons que l'habitat des Yézidis en Syrie s'est jadis étendu au Sud du Ġ. Sim'ân. Le nom du village de Kafr Basîn (3), dans cette montagne actuellement habitée par des Arabes syriens, conserve un élément toponomastique cher aux Yézidis, quoique, selon toute vraisemblance, chronologiquement antérieur à leur arrivée en Syrie. Les cartes (4) signalent un autre Kafr Basîn au Nord de Hân Šaihoûn et au Nord-Est de l'ancienne Apamée. Il est difficile de ne pas reconnaître en *Basîn* le *ba* initial de beaucoup de toponymies syriennes (5), abrégé du terme sémitique *bait* : maison, temple. Basîn signifie donc le temple du dieu araméen Šin, devenu chez les Yézidis le šaiḥ Šin (6).

Dans la Syrie moyenne, nous avons trouvé au moins une trace certaine du passage des Yézidis. Ces sectaires, nous le savons, prennent eux-mêmes le qualificatif de « Dâsiniya » (7). Ce nom se retrouve précisément dans celui du village (8), situé à 4 h. Nord-Ouest de Homs, (où nous avons trouvé le sarcophage de S^t Thomas Salus, avec l'inscription bilingue dont

(1) Cf. *Machriq*, 1899, 36, etc.

(2) Voir dans *ROC*, 1901, notre étude: *Les Noçairis furent-ils chrétiens?*

(3) *Kefr Bassin* de Blanckenhorn, *Kefr Bassim* de R. Kiepert.

(4) R. Kiepert et Blanckenhorn.

(5) Très fréquent surtout dans la toponomastique libanaise.

(6) *ZDPV*, XXIII, p. 119; *Journal Asiat.*, 1882², p. 253, note 1. Pour le culte de Nébo (cf. Kafr Nabó) dans le Nord de la Syrie, cf. *Bull. de corr. hell.*, 1897, p. 964.

(7) Voir dans *ZDMG*, LI, p. 593 un exposé dogmatique syro-arabe d'origine yézidie.

(8) Actuellement habité par des musulmans et des Noçairis.

la partie syriaque a été interprétée (1) par mon confrère, le P. Ronzevalle), *Krâd ad-Dâsiniya*. Comme dans cette dernière toponymie *Krâd* représente l'abréviation courante de *Akrâd* = Kurdes, cela revient donc à dire : le village des Kurdes *Dâsiniya* ou Kurdes *Yézidis*. Or, ces derniers, pour avoir adopté la langue et souvent les mœurs kurdes sont fréquemment, en Syrie et en Mésopotamie, confondus avec les Kurdes. Il est donc permis de voir dans *Krâd ad-Dâsiniya* le nom d'une ancienne colonie yézidie.

Le jour où nous posséderons un *corpus topographique* de la Syrie septentrionale et centrale, l'examen des dénominations topographiques nous révélera sans doute d'autres traces du passage des *Yézidis* en ces régions.

Les traditions nationales de ce peuple nous invitent d'ailleurs à conclure que la Syrie eut jadis pour eux une importance autrement considérable que de nos jours. Ces traditions affirment que leur religion s'est répandue dans tout ce pays. C'est là que sont nés ou ont vécu des personnages dont le souvenir leur est particulièrement cher : le calife *Yazîd*, fils de *Mo'âwia* (2), et surtout le *šaiḥ 'Adî*, une des incarnations de la divinité yézidie, et dont le mausolée est pour eux ce que la *Ka'ba* est pour les musulmans (3).

D'après *Ibn Hallikân* (4), *'Adî ibn Mosâfir al-Hakkârî* (الهكاري) naquit à *Bait Qâr* بيت قار (5) du district de *Ba'lbak* (6). Parmi les auteurs géo-

(1) *L'inscription syriaque de Krâd ad-Dâsiniya dans l'Emèse, ROC, 1902, p. 386.* Voir aussi nos *Notes épigraphiques et topographiques sur l'Emèse* (p. 55 du tirage à part) publiées dans le *Musée belge, 1902*. Ce nom de *Dâsiniya* doit être probablement rattaché à « *Dâsen* », district mésopotamien sur le *Zâb* supérieur. Comparez aussi « *Dasen, urbs Assyriorum nobilis* » de l'*Onomasticon* de *S' Jérôme*. Voir *Machriq, 1899, 36*.

(2) L'homophonie seule lui a valu cet honneur.

(3) *Journal Asiat., 1880¹, p. 81; 1882², p. 261-262.*

(4) *Ed. d'Egypte: notice du šaiḥ 'Adî, I, 397-98.*

(5) Ou *Bait Fâr*, graphie souvent préférée par les orientalistes européens.

(6) بيت قار من اعمال بعلبك et non « près de *Ba'lbak* », comme on traduit fréquemment. Ce détail d'interprétation a son importance pour retrouver le site de *Bait Qâr-Fâr*. *Ba'lbak* fut longtemps capitale de toute la *Bqâ'*, même de la partie méridionale ou *بناة عزيز*. Cf. *Maqdisi, 154*.

graphiques, consultés par nous, aucun ne fait mention de *Bait Qâr* ou de *Bait Fâr* dans la région de Ba'lbak. Interrogé par nous, M. Michel Aloûf, né à Ba'lbak et auteur d'une histoire de cette ville, a bien voulu nous adresser la communication suivante (1). Nous ne pouvons mieux faire que de la reproduire :

عن سؤالكم عن وجود بقعة في بلاد بعلبك او البقاع باسم « بيت فار » او بيت قار اجيب : انه لا يوجد في بلاد بعلبك محل بهذا الاسم اما في البقاع العزيز فرمًا انه القرية المعروفة اليوم باسم خربة قنفار هي الضالة التي تنشدونها وهذه القرية في جنوبي البقاع بجوار سغبين وارحج بانها مطلوبكم لانها كانت تدعى قديماً « بيت قنفار » فلما تداعت الى الخراب وهجرها اهلها دعيت « خربة قنفار » والذي يؤكد لحضرتكم بانها كانت تدعى « بيت قنفار » انها محررة هكذا في سجلات وقف جامع الورد بالشام لان حصّة منها اوقفها على هذا الجامع الملك الاشرف برسبياني

La carte française du Liban n'enregistre pas Baït Qâr-Fâr. Mais, à la suite de Saġbîn, on lit dans les listes toponymiques du palestinologue américain Robinson : « خربة قنا بيت فار . Ruins of the aqueduc of Beit Fâr » (2). A notre avis, بيت قنا فار, forme remontant pour le moins au XV^e siècle, ou قنا بيت فار, comme écrit Robinson, représente le lieu de naissance du šaiḥ 'Adî.

Encore jeune, ce saint personnage fit de longs voyages pour rendre visite aux principaux šoûfis de son temps. Plus tard, il se retira dans les montagnes à l'ouest de Mossoul, au milieu des ruines d'un couvent chrétien, où il établit sa *Zawia*; il y mourut en 1163, après avoir fondé l'ordre religieux des 'Adawiya (3).

Dans ces souvenirs, intéressant à un si haut degré l'histoire des adorateurs du diable, il semble permis de trouver une confirmation au moins indirecte à l'hypothèse, indiquée plus haut, à savoir : l'importance plus grande de l'élément yézidi dans l'ancienne ethnographie syrienne.

(1) En date du 6 Avril 1907; qu'il veuille bien recevoir ici nos meilleurs remerciements.

(2) *Palestine*, III, 2^e append., p. 141.

(3) Ibn Ḥallikân, *loc. cit.*; Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 271. Dans la notice d'Ibn Ḥallikân, rien ne permet de conclure à l'hétérodoxie du šaiḥ 'Adî.

APPENDICE

Nous avons copié deux textes grecs à Kîmâr. Mais il doit s'en trouver d'autres dans une grotte, aperçue immédiatement avant notre départ par mon compagnon, le Bollandiste P. Peeters S. J. C'est également l'avis de M. Toselli d'Antioche, très au courant de cette région.

L'intérêt de la première épigraphe réside dans la date et dans la formule monophysite. Le texte se trouve sur un linteau brisé, près de la maison du *saîh* : quatre lignes, complètes à part quelques lettres, faciles à suppléer. Nous transcrivons en caractères ordinaires :

Ἅγιος ὁ Θεός, ἅγιος Ἰσχυρός, ἅγι[ος]
 ἀθάνατος ὁ σταυροθεὶς δι' ἡμᾶς,
 ἐλέησον ἡμᾶς. ἐγένετο τὸ ἔργον
 τοῦτο ἐν Μαΐῳ ἰνδ(ικτιῶνος) γ' (τ)οῦ AKX ἔτου[ς].

Cela nous donne comme date le mois de Mai, an 621. *A priori* il faut écarter l'ère des Séleucides : elle nous mènerait à la première décade du IV^e siècle de notre ère. Or, la plus ancienne église datée de Syrie, celle de Fafertîn appartient à l'an 376 de J.-C. (1). Dans les premières années du IV^e siècle, on ignorait les querelles et les formules monophysites, lesquelles nous fournissent un *terminus a quo* pour la date de notre inscription. L'an 621 devrait donc se rapporter à l'ère chrétienne, soit un an avant le commencement de l'hégire (622). En Syrie, pour le VII^e siècle, on connaît seulement quatre monuments datés : la dernière, l'église de Bâbiskâ (Syrie du Nord), serait de l'an 609-10 (2). L'église de Kîmâr aurait donc été bâtie pendant l'occupation persane, — conclusion faite pour surprendre !

Dans la même ruine gisait un autre linteau entier. Il contenait quatre lignes d'un texte fort peu lisible : débutant par Ἅγιος ὁ Θεός, il contenait également la formule monophysite, de l'épigraphe précédente. Il aurait valu la peine de s'assurer si l'inscription était datée : je regrette mainte-

(1) Cf. G. L. Bell, *op. sup. cit.*, p. 282, note.

(2) Cf. H. C. Butler, *op. sup. cit.*, p. 216-217, 426.

nant de l'avoir négligé. Nous y aurions peut-être trouvé la solution du problème chronologique, indiqué plus haut.

Au sujet de la précédente inscription, mon collègue, le P. Jalabert me présente l'observation suivante :

« Il faut s'en tenir ici à l'avis de Waddington (cf. nos 1997, 2412 m, 2413 a, 2463). La note du P. Vincent (*Rev. Biblique*, 1902, p. 428, n. 1) ne prouve rien contre les faits positifs de l'épigraphie. D'autre part, Mai 621 J.-C. est de la 9^e indiction (Sept. 620 - Sept. 621). Il semblerait que la date soit à calculer d'après l'ère d'Antioche (automne 49 av. J.-C.), laquelle est employée dans les autres textes de la même région (cf. v. g. *Dict. archéol. chrét.*, s. v. *Antioche*, col. 2403 et suiv.); mais la concordance de l'indiction laisse à désirer.

Mai 621 = (d'après l'ère d'Antioche) 572 J.-C. Or l'indiction, qui va du 1^{er} Sept. 571 au 1^{er} Sept. 572 est la 5^e. L'ère d'Actium (31 av. J.-C.), celle de Séleucie (109 av. J.-C.) ne donnent rien de satisfaisant. Par ailleurs, la lecture de la date et de l'indiction semblent certaines ».

Mon carnet, du moins, ne laisse pas de doute à cet égard. Un nouvel examen de l'original pourrait seul décider; je le recommande aux futurs explorateurs. Pour ma part, réflexion faite, je doute beaucoup de l'attribution de mon texte à l'ère chrétienne, tout en me déclarant impuissant à proposer une autre explication.

MARONITES, MAZONITAI
ET MAZOUN DU 'OMAN.

Ces notes ont été recueillies à l'occasion d'un article, publié par M. Nau (*ROC*, 1904, p. 268-276) sous le titre de *Maronites, Mazonites et Maranites*. Elles achèveront, croyons-nous, la démonstration que les Maronites n'ont rien de commun, à part leur qualité de chrétiens, avec les Mazoûn du 'Omân. Nous nous bornerons à relever dans la littérature arabe les principales allusions à ces derniers. Peu nombreuses, elle n'ont pas toujours été bien comprises, même par les Arabes : à ce titre, il n'était pas inutile de les soumettre à une révision.

Si un léger déplacement des points diacritiques a pu faire naître la confusion dans les documents syriaques, nous n'avons rien de pareil à redouter avec les textes arabes. Il n'en faut pas faire honneur à la paléographie, non moins défectueuse en arabe qu'en syriaque. Mais, à défaut d'autres arguments, la lecture *Mazoûn* — jamais *Maroûn* — se trouve suffisamment garantie par les spéculations étymologiques des grammairiens et des lexicographes sur la racine *mazana* (1). Quelle qu'en puisse être la valeur philologique, elles excluent du moins les rapports avec les Maronites de Syrie.

Commençons par l'article de Yâqoût. Comme M. Nau (*loc. cit.*) l'a déjà versé au dossier, nous nous contenterons de reprendre la traduction, pour en serrer le sens de plus près. Nous sautons les deux premières lignes, sans intérêt pour notre sujet :

« Mazoûn est un des noms du 'Omân. Voilà pourquoi Komait a dit : « Quant aux Azd, les Azd d'Aboû Sa'îd, il me répugne de les nommer Mazoûn ». Or, Aboû Sa'îd désigne ici Al-Mohallab ibn Abi Şofra. Le poète veut dire : Il me répugne de les rattacher à Mazoûn, lequel est le pays

(1) Cf. Yâqoût ; les lexiques arabes : *Tâğ al-Aroûs*, *Lisân al-'Arab*, auxquels nous renvoyons plus loin.



de 'Omân. Selon lui, ils seraient en réalité des Modarites (1). D'après Abou 'Obaida, par les Mazoûn Komait a voulu désigner les marins. Ardašîr, fils de Bâbik, avait établi les Azd, comme marins, à Šîhr du 'Omân, 600 ans avant l'islam. Ġarîr a dit également : « Tu as éteint (2) les lumières de Mazoûn, alors que les habitants voulaient rallumer le feu de la rébellion ! » (3).

Il ne faut pas avoir longtemps pratiqué les recueils géographiques arabes, pour s'apercevoir que Yâqoût a compilé cette notice, sans posséder une idée bien nette au sujet des Mazoûn. Il en a trouvé la mention dans deux poètes de la période des Marwânides ; il y a joint une remarque du grammairien Abou 'Obaida. Encore rien ne prouve qu'il ne se soit pas procuré de seconde main ces citations qu'on rencontre invariablement, toujours les mêmes, chez les lexicographes arabes. On a le droit d'admirer dans le معجم البلدان l'ampleur du plan. Mais ce sentiment ne doit pas nous fermer les yeux sur la précipitation dont cette vaste compilation porte la trace. Comme les auteurs de dictionnaires, Yâqoût a fréquemment cédé à la tentation de grossir son recueil, sans prendre la peine de contrôler la valeur de ses emprunts. Ce vague, cette incertitude nous les retrouvons chez les écrivains antérieurs à Yâqoût. Au lieu de faire un procès à l'infatigable auteur du *Mo'jam*, il nous paraît plus équitable d'en rejeter la responsabilité sur la rareté des allusions, dans la littérature, au passé des Mazoûn. Pour s'en faire une idée, rappelons que ce nom propre (4) ne figure pas à l'*index*, de l'Agâni. C'est un oubli ; car il en est fait mention au moins une fois dans ce recueil.

On a rapproché des Mazoûn les Μασονίται de Ptolémée. Dans ce cas, le géographe grec les aurait encadrés assez arbitrairement entre les Χατρα-

(1) Nous reviendrons plus bas sur cette assertion ethnographique, d'ailleurs inexacte.

(2) Lisez اظنأت, au lieu de اظنأت. — faute d'impression dans *ROC*.

(3) Il s'agit de la révolte des Mohallabides. Comp. le jugement de Ša'bi au sujet des Râfiqites : كلما أوقدوا ناراً للحرب أظنأها الله. *Iqd*, I, 268

(4) Comme il se présente d'ordinaire sous la forme du *nisbat*, les tables de nos meilleures éditions négligent de l'enregistrer.

μοῦται, les habitants du Ḥadramaut, et les Homérites. Cette localisation nous éloigne sensiblement du 'Omân, où, nous le verrons, doit être fixé l'habitat des Mazoûn. Y a-t-il lieu de supposer chez Ptolémée une confusion entre les Mazoûn et les Mâzin,—ces derniers, ancêtres des Gassânides et occupant précisément le coin de l'Arabie, où Ptolémée place les Μασοῦται? On serait tenté de le croire, quand on compare Συκομάζων, ancien évêché au S.-E. de Gaza, avec le nom actuel Soûq Mâzin سُوق مازن (1), où Μάζων correspond évidemment à Mâzin. Si, au lieu du toponyme d'une *ḥirbet* obscure, perdue dans l'*hinterland* désertique de Gaza, nous avions affaire à un document d'origine savante, nous admettrions volontiers une *correctio tacita* dans l'équivalent arabe de Συκομάζων. Elle aurait produit, au lieu de سُوق مازن, *Soûq Mâzin*, rappelant les *Banoû Mâzin*, très connus dans la littérature arabe. Les Azd se rattachaient eux-mêmes aux Banoû Mâzin (2).

Ces points d'interrogation ne peuvent mettre en doute l'antiquité du nom de Mazoûn, certainement antérieur à l'islam. Yâqoût lui-même en a gardé le souvenir, et cette conclusion se dégage de tous les textes arabes, où ce terme est mentionné. Les avis se partagent, quand nos auteurs essaient de préciser le sens de ce vocable archaïque. Ils préfèrent mal dire que de ne rien dire, oublieux du dicton : ان لا أذري من العلم, —c'est faire preuve de savoir que d'avouer son ignorance (3).

(1) D' A. Musil dans *Machriq*, I, 216 ; Jacoby, *Das geographische Mosaik von Madaba*, p. 53 ; *RAO*, V, p. 120. M. Cl.-Ganneau se demande si le nom de Mâzin ne rappellerait pas le passage des ancêtres des Gassânides. Pourquoi Συκομάζων ne représenterait-il pas une ancienne station ou marché = سُوق des *Mazoûn* ou des commerçants du 'Omân ? Nous ne pouvons dire où s'arrêterait en Arabie la sphère d'attraction du grand port de Gaza. Grâce à Συκομάζων, nous savons que la graphie Μάζων=Mazoûn est plus ancienne ou plus anciennement attestée que مازن. Sur les relations directes des riverains du Golfe persique avec la côté syrienne, voir Sprenger, *Alte Geographie Arabiens*, p. 113-114 ; sur celles de Gaza avec l'Arabie, cf. R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'islam*, p. 79 ; Aloïs Musil, *Kuseir 'Amra*, p. 172, n. 34.

(2) Sprenger (*Die alte Geographie Arabiens*, p. 125, 309) admet l'identité des Μασοῦται et des Mâzin.

(3) Cf. *Iqd*, I, 201 en bas.

C'est un des noms du pays de 'Omân, nous a déjà dit Yâqoût (*loc. cit.*). Avant lui, Bakrî (1) et le scoliaste des *Naqd'id Garîr* (2) l'appellent مدينة عُمان, la ville (principale) du 'Omân ; ce serait encore, à les en croire, le nom persan du 'Omân, — explication également mentionnée par Mobarad (3) et par Gauharî (4). Bakrî ajoute une troisième explication : Mazoûn « serait une ville du 'Omân, habitée par les Juifs » (5). Au dire de Mas'oudî, ce serait le nom donné par les Persans à Şohâr, le port principal (6) du 'Omân (7).

Parmi toutes ces définitions, aucune n'essaie de présenter Mazoûn comme un nom de tribu. Au premier siècle de l'islam, une tribu de ce nom n'existait pas ; nulle part le *nisbat* de *Mazoûnî* n'est accolé au nom d'un personnage historique (8). L'incertitude au sujet de sa signification suffirait pour nous instruire à cet égard. Au moment où la satire s'empara de leur nom, les Mazoûn avaient cessé de constituer un clan ou un peuple distincts. Inutile de chercher leur nom dans le *Kitâb al-Istiqâq* d'Ibn Doraid ou dans les *Genealogische Tabellen* de Wüstenfeld. Mazoûn représente vraisemblablement l'ancienne dénomination persane du pays ou d'une des villes principales du 'Omân. Hamdânî présente également Mazoûn comme un nom régional ; il l'encadre entre Şîhr, al-Qatîf et al-Ahsâ (9), précieuse indication topographique, digne de l'auteur si bien informé du *Gazîrat al-'Arab*. Elle remplace avantageusement les indications vagues des précédents écrivains et concorde avec les documents

(1) *Diction. géogr.*, 529.

(2) *The Nakd'id of Jarîr and al-Farazdak*, éd. A. Bevan, 115, 15.

(3) *Kâmil*, éd. d'Égypte, 142, l. 6, 9.

(4) Dans *Lisân al-'Arab*, XVII, 294 ; item le *Kâsf al-jomma*, cité par le Prof. E. Sachau dans *Mitt. d. Semîn. f. orient. Sprachen*, I, p. 17. Ce dernier témoignage est intéressant, comme émanant d'un auteur, originaire du 'Omân.

(5) Ou comme dit *Lisân* : « par les Juifs et par les marins, à l'exclusion de tout autre ».

(6) Sur son importance, cf. *ZDMG*, 1895, p. 486.

(7) *Praries*, I, 331. La traduction française transcrit ici *Mezoen*. Cf. *ZDMG*, 1895, p. 486.

(8) Excepté dans la poésie satirique ; voir plus bas.

(9) *Gazîrat*, 215, 6.



syriaques, lesquels placent les *مذونية* *Mazoûnoïé* à côté des *مذونية* *Qétroïé* ou habitants du Qaṭar (1). Ainsi fait la *Chronique d'Edesse*. Après le Qaṭar, elle mentionne « la région de Mazoûn, également située sur le bord de la mer et s'étendant sur une longueur de plus de 100 parasanges » (2). En définitive, *Al-Mazoûn* et *Mazoûni* équivaldraient donc à *habitant du 'Omân* (3). Mais ces noms propres ont depuis longtemps disparu de la nomenclature géographique arabe. En s'en emparant, la satire les a sauvés de l'oubli et s'est efforcée d'en faire une injure. La même défaveur s'est attachée aux noms de Ṭamoûd, des Nabatéens et de tant d'autres rappelant un passé glorieux. S'ils sont allés enrichir le riche vocabulaire des invectives arabes, ce phénomène trouve son explication dans l'impérialisme, né de la brillante période des conquêtes ou فتوح.

Cette épithète de *Mazoûni* a dû sa vogue d'un jour à la réaction passionnée, provoquée par la prodigieuse fortune des Mohallabides. La mention la plus ancienne, à notre avis, se rencontre dans un vers (4) de 'Arham ibn 'Abdallah ibn Qais (5), du clan tamîmite des Bal'adawiya (6). Il fut prononcé dans les troubles de Baṣra (7), immédiatement après la fuite de 'Obaidallah ibn Ziâd. Mazoûn y apparaît déjà comme un terme de mépris à l'adresse des Azd (8). Un autre poète tamîmite qualifie de *عبد مزونى* le saïyd des Azd de Baṣra (9). Dans ses accès de mauvaise humeur, Ḥaġġâġ s'en servait, quand il voulait se rendre désagréable pour le grand général, chef

(1) Cf. *ROC*, 1904, p. 269-70.

(2) *Chronica minora*, I (collect. Chabot), trad. Guidi, p. 32.

(3) Cf. J. Hell, dans *ZDMG*, 1905, p. 603.

(4) Cf. *Naqd'ul Ġarir*, 115, 13.

(5) Cf. *Tab.*, II, 456: le vers n'y est pas cité.

(6) Ou Banoû 'Adawiya, comme dit *Ṭab.*, *loc. cit.* Sur ce clan, cf. Wüstenfeld, *Genealog. Tabel. K.*

(7) Comp. l'intéressant récit du scoliaste des *Naqd'ul Ġarir*, 112, etc.

(8) Le scoliaste des *Naqd'ul Ġarir*, généralement bien informé, ne s'en est pas aperçu et se contente de la glose المَزُون مَدِينَةُ عُمان.

(9) *Naqd'ul Ġarir*, 117, 6.

de cette famille (1). Ainsi fera le célèbre Qotaiba, quand il apprendra la nomination du mohallabide Yazîd (2). Les Arabes du Ḥorâsân, mécontents de l'invasion des Azd à la suite de Mohallab, ne les traitaient pas autrement (3). Lorsque Komait répugne à leur donner la qualification de Mazoûn, il ne prétend pas en faire des Moðarites, comme Aboû 'Obaida paraît le croire. Un Arabe du temps des Marwânides ne pouvait commettre une pareille méprise, surtout Komait, le chantre attitré des Moðarites. La méchanceté du trait réside ailleurs. A l'en croire, — était-il sincère ou non ? — Mazoûni, comme le *racca* de l'Évangile, constituerait une si énorme injure qu'il ne se croit pas le droit de l'adresser aux Azd (4). Comme *Nabaʿi*, fréquemment associé à *Mazoûni* (5), ce dernier terme, nous le verrons plus loin, était devenu synonyme de « chrétien » et de « tributaire » (6). La réserve de Komait pouvait également provenir d'un autre sentiment : peut-être redoutait-il de s'attirer la vengeance de la puissante tribu, de ceux surtout tenant de près à Mohallab, les Azd d'Aboû Sa'îd, comme il les appelle. Pour ces motifs, il lui répugnait de les traiter de « Mazoûn », en d'autres termes, de « barbares du 'Omân », علوج عُمان المزون, comme s'exprime un ḥadîṭ d'Al-Kalbî (7).

Ses confrères, n'éprouvaient pas ces scrupules, et l'on verra les poètes

(1) *Kāmil* (éd. Wright), 214, 4. Dans Balāḍorî (éd. Ahlw.), 336, 7 a. d. l., au lieu de العزوي, il faut lire المزوئي.

(2) Ṭab., II, 1312, 15.

(3) Cf. Ṭab., II, 489, 15.

(4) D'après *Lisān* (loc. cit.), Komait aurait dit : « Les Azd du 'Omân détestent d'être qualifiés de Mazoûn ; et j'éprouve le même sentiment ». C'est une paraphrase postérieure du vers de Komait.

(5) Chez Farazdaq p. ex.

(6) Même sens dans les papyrus arabes, où il désigne les indigènes coptes non-musulmans. Cf. C. Becker, *Zeit. f. Assyriol.*, XX, p. 73-74, 85. Le célèbre maulâ ḥorâsânien, Ḥaiyân, est également qualifié de *Nabaʿi*. Cf. Ṭab., II, 1329 et *passim*.

(7) Ibn al-Faqîh, 35 d. l. Comp. Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 19, 4, où le christianisme est qualifié de عبادة الاعلاج. Rappelons pourtant que علوج اعلاج signifie proprement *barbares*, étrangers à la race arabe. A la sommation de payer tribut, le ḡassânide Aiham ibn Ġabala (il était chrétien) répond : انما يودي الجزية العاج وانا رجل من العرب. Ya'qoûbi, II, 161.

des Tamîmites, ennemis jurés des Azd (1), se distinguer dans cette lutte d'injures. La chute des Mohallabides lui donnera un caractère particulier d'acuité. Nommons Farazdaq, Ġarîr, Ba'îṭ (2), sans parler d'autres moins qualifiés. D'après la méthode arabe, ils étendront leurs attaques jusqu'aux femmes du clan azdite المذونيات (3). Les Azd posséderont tous les vices qu'on peut reprocher aux Mazoûn (4). Farazdaq interviendra dans cette lutte, avec la passion caractérisant ce virtuose de l'injure arabe (5). Le D^r J. Hell a eu le courage de faire passer en allemand (6) ces invectives, fréquemment intraduisibles. (7) Elles confirment la réputation de grossièreté des Tamîmites, attestée par le Qoran (8). *Mazoûnites, Nabatéens, barbares, incirconcis, marins* : voilà la trame peu variée sur laquelle Farazdaq brodera ses dégoûtantes invectives (9). S'y arrêter serait peine perdue, si cet acharnement ne contribuait à éclairer la situation religieuse dans l'Orient de la Péninsule.

Quand parut Mahomet, pour nous servir de l'expression du Professeur E. Sachau (10), le paganisme du Hîgâz formait en Arabie « comme une enclave, un îlot » polythéistes. Même à l'intérieur de la Péninsule, la propagande islamite se heurta à la résistance du christianisme. Nous aurons à revenir plus tard sur la situation des Naġrânites et sur l'exécution des lois draconiennes, édictées contre eux par le peu scrupuleux calife, 'Omar I.

(1) Un poète de Tamîm pleura pourtant Mohallab; Ṭab., II, 1084. L'hostilité entre Tamîm et Azd était proverbiale. Cf. *Iqd*, I, 188, 12.

(2) Ba'îṭ al-Yaškori (cf. *Lisân al-'Arab*, loc. cit. et *Tâġ al-'Aroûs*, IX, 344-45), distinct du Ba'îṭ, adversaire de Ġarîr.

(3) *Aġ.*, XII, 77, 19. Satires contre Haira. *ZDMG*, 1905, p. 607, etc.

(4) وفيك لمن عاب المزون عيوب. Ġâhiz, *Bayân*, I, 114, 7, où l'éditeur égyptien ajoute cette glose inepte à *Mazoûn*: هو الماضي لوجه الزاهب, *Bayân*, I, 186, 18.

(5) Les *Naġd'at Ġarîr* (édit. Bevan) nous ont donné de nouveaux spécimens de cette virtuosité immonde.

(6) Cf. remarque de S. Fraenkel, *ZDMG*, 1905, p. 833.

(7) *Al-Farazdaq's Lieder auf die Muhallabiden*: *ZDMG*, 1905, p. 589-621.

(8) *Qoran*, XLIX, 4. Comp. *Iqd*, I, 299: وفي قراءة ابن مسعود بنو تميم أكثرهم لا يقتلون.

(9) Cf. *ZDMG*, 1905, p. 598-99; 604-05; *Divan de Farazdaq* (éd. Boucher) 238, 3.

(10) *Der erste Chalife Abu Bekr*, p. 2.

Jusqu'à la fin du premier siècle de l'hégire, profitant de sa position isolée, de son éloignement du Hîgâz, où son nom était devenu synonyme de *colonnes d'Hercule* (1), le 'Omân parvint à sauvegarder son indépendance (2) et se tint à l'écart du grand mouvement arabe, pour demeurer fidèle à ses mœurs et à son ancienne religion. Enrichis par le commerce et la navigation, ses habitants n'éprouvaient pas, comme les faméliques Bédouins de l'Arabie propre, le besoin de piller l'Asie antérieure au nom de l'islam. La révolte de Hîrîrî, racontée plus haut (3), est instructive à cet égard. Elle nous permet de constater les progrès, réalisés par le christianisme sur la côte occidentale du Golfe persique (4), l'attachement des populations à leur ancien culte, et cela dans des districts, soumis à l'influence des centres islamisés de l'Iraq, du Yamâma et du Bahrain où, s'il faut en croire Doû'r-Romma (5), le clan tamîmite des Banoû Amroû'l-qais pro'essait encore la religion chrétienne (6). Ibn Sa'd (7) a même gardé le souvenir d'un évêque de Tamîm. Dans le 'Omân, l'Évangile se défendit avec encore plus d'énergie: on voit dans les poésies contemporaines combien cette résistance irritait l'islam triomphant et la عَصِيَّة des Bédouins, humiliés du peu d'empressement, manifesté par les 'Omânites à entrer dans la grande famille arabe.

« Ce n'est pas dans le 'Omân, chantait Farazdaq, qu'il faut aller cher-

(1) Pour exprimer une grande distance on disait: « Depuis 'Adan (Aden) jusqu'au 'Omân ». *Osd*, I, 250, 1; et au sujet des Banoû Foqaim :

لو يسمعون بأكلة أو شراب
بعمان أصبحة جهنم بعمان

Cf. Gâhîz, *Bayân*, II, 142, 12.

(2) Cf. Périer, *Vie d'Al-Hadjdjadj ibn Yousof*, p. 244-245; Vollers, dans *ZDMG*, XLIX, p. 485, etc. Sur la prétendue islamisation du 'Omân, du vivant de Mahomet, cf. Caetani, *Annali dell' islam*, II, p. 206-210, où la mise au point ne laisse rien à désirer.

(3) Cf. *MFO*, II, p. 25-27; *Osd*, II, 118; Wellhausen, *Skizzen*, IV, 102, n. 5.

(4) Les documents syriaques sont naturellement plus explicites. Cf. le travail de M. Nau, *ROC*, loc. cit.; Labourt, *Le Christianisme dans l'empire perse*, p. 122; 173, n. 3.

(5) Cité dans *Chantre*, p. 22, n. 1. où nous avons à tort appliqué le vers au grand poète préislamique Amroû'lqais.

(6) Cf. Ya'qoubî, I, 298.

(7) *I'abaq.*, I¹, 112, 2.

cher la religion. « لا في عِمان يُطَلَبُ الرِّينُ » (1). Le poète avait raison, à condition toutefois de limiter son assertion à la profession de l'islam. Nous pouvons également accepter son témoignage, quand il reproche aux ancêtres de Mohallab de n'avoir pas adoré l'idole Yağout, ni participé aux pratiques de l'ancien paganisme arabe (2). Mais là où on découvre clairement la tendance, c'est quand il accuse les Azd de Bašra d'adorer le feu (3). Parmi les anciennes religions, le magisme était la plus décriée aux yeux des Arabes et passait pour autoriser la plus révoltante promiscuité. Cela suffisait à Farazdaq pour lancer cette accusation à la tête de ses adversaires. Elle paraissait vérifiée jusqu'à un certain point par l'influence perse dans le pays de 'Omân, et encore par les noms iraniens des ancêtres (4) et du père de Mohallab. De son côté, Ba'ît al-Yaškorî adresse à ce dernier le vers suivant, difficile à traduire littéralement :

تَبَدَّلَتْ الْمَنَابِرُ مِنْ قُرَيْشٍ مَوْزُونِيًّا يَفْتَحَتُو الصَّلِيبُ

« Dans les *minbar* Qorais a cédé la place à un Mazoûnite (5), portant la croix au bas du dos » (6).

Qui des deux a raison, Farazdaq ou Ba'ît? Les deux sont d'accord pour affirmer que la famille de Mohallab ne fut pas musulmane. Faut-il attribuer au hasard que, parmi les poètes de Tağlib, le seul qui ait attaqué

(1) ZDMG, 1905, p. 614, 1^{er} vers.

(2) Farazdaq, *Divan*, 85; Hell, *op. cit.*, p. 595-600.

(3) *Ibid.*

(4) Cf. Hell, *op. cit.*, p. 591, n. 3.

(5) Comp. le vers d'Abou Wâ'ila ibn Ḥalifa contre 'Abdalmalik, le fils de Mohallab :

لَقَدْ صَبَّرْتَ لِلذَّلِّ أَعْوَادَ الْمَنَابِرِ تَقْوَمُ عَلَيْهَا فِي يَدَيْكَ التَّضْيِيبُ

« Les minbar supportent l'humiliation de ta présence, quand tu te dresses sur leurs planches, tenant ton bâton en main ». Ġāhiz, *Bayān*, I, 114, 4.

(6) *Lisdn al-'Arab*, XVII, 294. Ba'ît est Yaškorite, donc Bakrite. Pourtant les Bakr de Bašra étaient alliés des Azd et ennemis héréditaires de Tamim. (Sur cette inimitié, cf. Qotaiba, *Oyoân*, 224-225; *Iql*, I, 230). L'immense majorité des poètes, adversaires des Mohallabides, appartiennent à Tamim. Au lieu d'Abou Wâ'ila ibn Ḥalifa (un inconnu pour moi), je me demande s'il ne faudrait pas lire Wâfid ibn Ḥalifa, un Minqarite (Tamim) et adversaire des Azd. Cf. Tab., II, 456, 8, etc.

Mohallab soit le musulman Qoṭâmî (1) ? Son contribule, le chrétien Aḥṭal, si intimement mêlé aux affaires politiques de son temps, ne fait jamais mention du fils d'Aboû Ṣofra (2).

La question de savoir s'il fut mage ou chrétien laissait indifférents les adversaires du grand général. Ils préféraient profiter de la confusion et de la défaveur, attachées à ce terme de *Mazoûn*. Il incarnait l'esprit d'indépendance du 'Omân avec ses populations, ou chrétiennes ou hostiles au joug de l'islam (3), indifférentes au rêve d'une plus grande Arabie. En s'alliant aux Rab'â, les Azd 'omâniens avaient annulé l'hégémonie de Tamîm dans l'Iraq et au Ḥorâsân (4). Au nord comme au sud, les Tamîmites rageaient de voir se dresser devant eux cette opposition, conduite par l'entreprenante famille des Mohallabides. Cela suffisait au but, poursuivi par cessatiriques, peu scrupuleux sur la nature des armes, employées contre leurs adversaires (5). Mais nous ne pouvons leur demander de désigner, parmi les sectes chrétiennes, la confession particulière, à laquelle appartenaient les Mazoûn. La littérature syriaque supplée suffisamment à ce silence (6).

Des notes précédentes une double conclusion se dégage : la première favorable au christianisme des 'Omânites et des contribules du grand Mohallab ; la seconde écarte toute relation entre les Mazoûn et les Maronites et, ajouterions-nous volontiers, les *Μαρονῖται* de Ptolémée. Dans les Mazoûn des Arabes, il faut reconnaître les *Mazoûnoïé* des écrivains syria-

(1) Divan (éd. Barth), VII, 1, 4. Dans cette belle édition l'absence de tables est à regretter.

(2) Ni de ses fils. Sur ses rapports avec les Mohallabides, cf. notre *Chantre des Omrides*, p. 78-80.

(3) Sur l'expansion du christianisme dans le 'Omân, voir Caetani, *Annali*, II, p. 456-57.

(4) Cf. Wellhausen, *Reich*, p. 130, 131, 266.

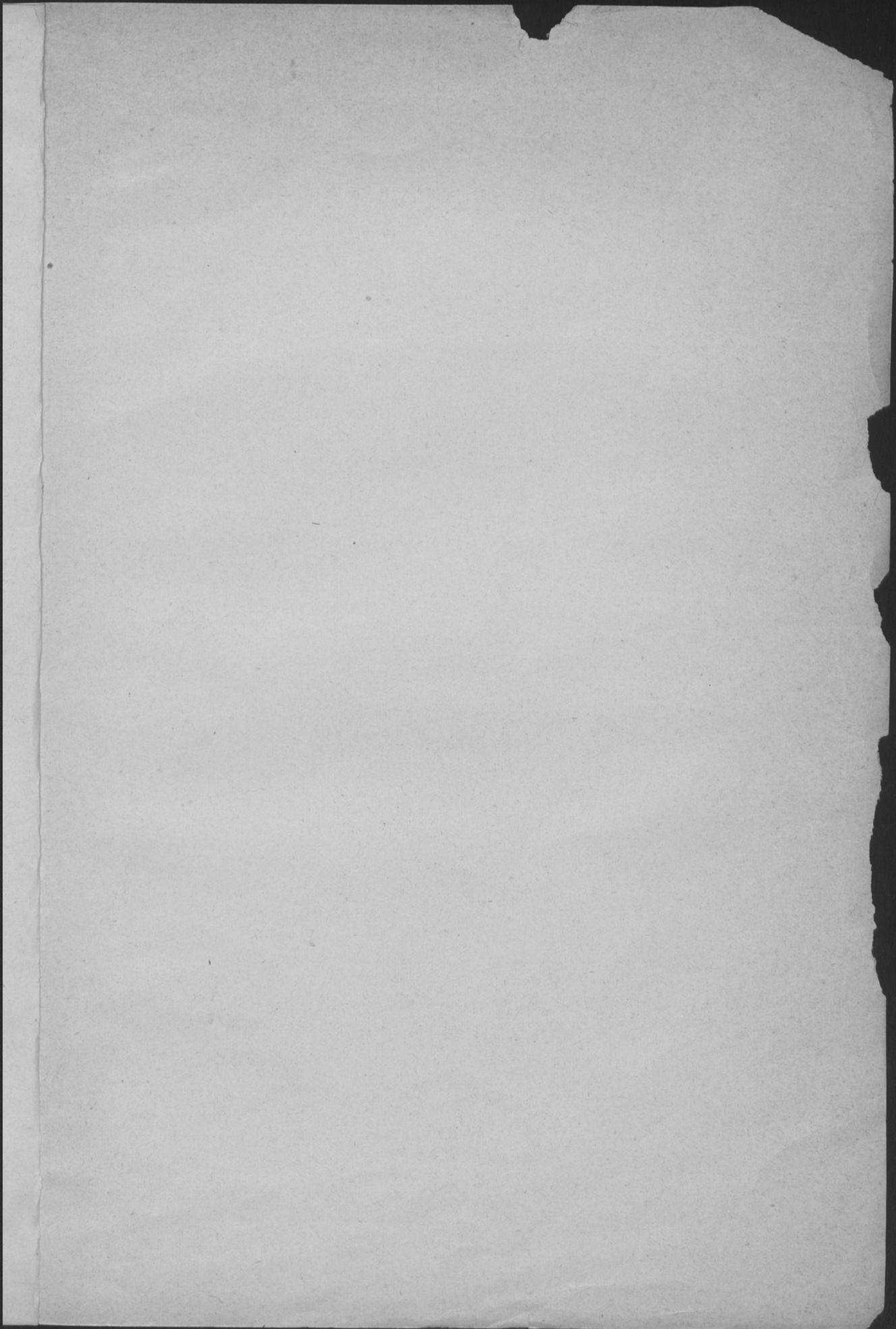
(5) On en trouvera un spécimen dans Qotaiba, *Ma'drif*, 137 : les ancêtres de Mohallab seraient d'anciens esclaves. La légende qaisite poursuit ici double but : humilier les Mohallabides et faire croire à l'ancienne islamisation du 'Omân.

(6) Voir p. ex. *Lettres du patriarche nestorien Iso'yab*, éd. R. Duval (collect. Chabot), p. 179, 182, 187, 192-93.

ques. Apostats à partir du IX^e siècle, ils se perdent dans la masse musulmane. Depuis lors, il n'en est plus question. Sans le bruit, fait autour des Mohallabides, leur nom aurait disparu de la littérature arabe, où lexicographes et géographes éprouvent de la peine à le reconnaître (1).

(1) Interrogé par moi, M. Ant. Goguyer, excellent arabisant, depuis de longues années fixé dans le 'Omân, qu'il a fréquemment sillonné et où il possède des relations étendues, m'a assuré que le nom مزون y était inconnu actuellement.







76

